

# SE TRANSFORMER...

---

« Se transformer », « le Pur est le Pire », « L'histoire n'est pas le temps », et ce qui s'ensuit, sont **les règles d'or** du Réalisme Vrai et de sa Dialectique Totale. Et c'est cet équipement mental qu'exige le Comm-Anar, système social de la 3<sup>ème</sup> espèce de la Race humaine dont nous avons besoin maintenant !

**VOUÉS** au Système de Choses. Ce mot, au sud-ouest de mon tableau, doit faire sentir très fort qu'on ne se transforme pas sans peine en membre de la société parentale (congénère, contribute ou cotribute). Pour le souligner, je m'appuie sur le chapitre du « Rameau d'Or » de Frazer intitulé : « Le FARDEAU de la Royauté ». Ce texte, je pense, montre “violemment” l'opposition diamétrale des VOUÉS de la Tradition et des MENEURS de la Civilisation... si on sait lire.

Comment les choses se passent-elles, chez nos grands-parents dits “primitifs” ? La Communauté comprend un Troupeau ACTIF (oui !), qui se donne un Pasteur PASSIF (oui !). Le Pasteur est prisonnier du Troupeau, mais une influence cosmique en est la contre-partie. Le Pasteur est un peu comme la Reine d'une ruche d'abeilles, que les Anciens disaient « Roi sans aiguillon ». Comment le Troupeau peut-il être actif ? C'est qu'il n'est qu'un seul « corps ». C'est ce que se voulut toujours Israël. Quant au Voué juif, on le voit dans le NAZIR<sup>1</sup>, désigné avant sa naissance et à vie ; tels sont Samuel, Jean-Baptiste, et... Marie ! Mais c'est dans le Grand-Prêtre (COHEN HA-GADOL) qu'on le voit au sommet, et sa fonction brille pleinement au Jour de Pardon (YOM KIPPUR).

Voués **AU SYSTÈME DE CHOSES**. Nous n'avons pas les mots pour parler la langue Parentale (même chose pour la langue Comm-Anar). Faut y être très attentif, sans en faire une montagne. Savons-nous nous faire une tête d'enfant en bas âge ? Un homme sait-il se faire sans problème une tête de femme (et réciproquement) ? Le pire, c'est que nous utilisons formellement la langue civilisée, sans nous rendre compte qu'elle ne convient plus du tout dans notre civilisation à l'agonie depuis 175 ans !

Je veux bien que la Communauté Parentale nous semble étrangère. Mais il faut nous défaire de cette infirmité mentale, et c'est possible. Prenons l'exemple des français. Les Gaulois sont bien leurs grands-parents, et ce n'étaient ni des animaux ni des marsiens, mais des hommes. Et ce qui vaut pour le celte Vercingétorix vaut tout autant pour Markomir, l'aïeul de Clovis qui vivait encore outre-rhin. Il n'est pas permis de ne pas comprendre nos ancêtres. Le problème est inverse en ce qui concerne la Cité policée, par exemple la France de Robespierre et Napoléon : nous avons l'illusion de la comprendre,

---

<sup>1</sup> نَذِير. C'est le même mot en Arabe : نَذِير (NADHYR)... et on en nomme Mahomet ! D'où aussi le nom TRÈS fameux du roi arabe de Lakhm (à † YRA) : Al-Mundhir.

## *Se transformer*

alors que nous vivons au milieu de ses ruines depuis 1835, et qu'il nous faut à tout prix la découvrir **aussi** étrangère que la société qui l'a précédée. Lucidité et Responsabilité ne veulent rien dire sans procéder à cette révolution mentale. Que furent les guerres mondiales, et les guerres d'Algérie, du Vietnam ? C'est autrement plus monstrueux que ce que le neveu de Sénèque (Lucain : 39-65) raconte des gaulois : au fond du bois sacré près de Marseille, les autels et les arbres dégoûtaient du sang des humains sacrifiés par les druides. C'est pourquoi, avançant masqué (!), je ne crains pas de déclarer ceci : dans bien des coins de la Terre, dès maintenant on dit "Vive Pol-Pot" ou "Vive Ben Laden" ; sans doute possible, aussitôt la mort-résurrection de l'Occident, on proclamera PARTOUT : "Honneur à tous deux !".

Je reviens à mon tableau, et aux « voués au système de choses ». On voit bien que, s'agissant du Monde, c'est le côté Système de Choses de ce dernier qui est la préoccupation fondamentale de l'humanité Traditionnelle, **contrairement** à l'humanité Civilisée qui a en vue prioritairement la Société de Personnes. Il faut préciser que, justement pour cela, l'expression Système de Choses attribuée aux Parentaux n'a pas du tout la même signification que chez les Policés ! Pourquoi cela, précisément ? Parce que la Matière des prétendus « sauvages » est estimée Vivante – au point même qu'on lui donne le privilège de la Spontanéité –, ce qui ne laisse place à aucune sorte de « chose », avec le sens d'êtres physiques PRIVATISABLES que leur donne les Physiciens depuis les Grecs (en Occident).

Mon discours a une conséquence inattendue et grave : mon tableau ne vaut pas un clou, de bout en bout, si on s'en sert pour autre chose que pour « changer sa tête ». Il faut relever ce défi. C'est la condition du salut social et une question de vie ou de mort pour l'humanité. Et chacun peut seul faire ce travail chez lui-même.

Nous vivons sous le régime de la Barbarie Intégrale Dominante, en phase terminale, ayant son siège en Occident. Parlons cru : notre système est celui de la société de Mort, qui Maudit toute la Préhistoire en tant que « vivante », et professe la Haine de la masse de toutes les manières possibles (en philosophie, en politique, en économie, en science, en art, en loisirs, etc.). Nous n'avons plus rien à perdre ; que notre conscience (spontanéité mentale) et notre intelligence (nue d'instruction), c'est-à-dire ce que nul ne peut tuer sans assassiner la personne. Ainsi, celui qui mord si peu que ce soit au poison officiel : Laïcité, Tolérance \* État de droit, Acquis Sociaux, se fait la proie de la Société de Mort. Et pas un seul mot de mon tableau ne peut lui « parler » sérieusement. Tous les mots qui figurent dans la colonne "Traditionnelle" sont pris dans la langue "Civilisée", alors qu'ils signifient en dernière analyse le contraire ; et tous les mots qui figurent dans la colonne "Civilisée" sont trahis dans notre société de Mort ; enfin la "fusion" qui figure dans la colonne "Convenable" est **au bout du compte** absolument Neuve, sans rapport avec la Préhistoire. Faut donc bosser !

Encore un exemple. Le Matérialisme définit la mentalité "propre" de l'humanité Traditionnelle (du côté objectif). Or, depuis que l'humanité Civilisée existe, il y a une École de pensée portant ce nom. On a cette école reconnue en Occident, depuis Leucippe (5<sup>ème</sup> siècle A.C.) jusque d'Holbach. Qu'en penser ? C'est une Philosophie qui prétend faire

## *Se transformer*

l'économie de la Foi, au nom de la Raison, et donc une hérésie spiritualiste d'extrême-gauche, simple pendant du Fidéisme (exalté), prétendant faire l'économie de la Raison. On met une Majuscule à la matière que la religion orthodoxe donne comme non-être au monde et néant en Dieu (quand le système parvient à sa forme Pure). Ce matérialisme prisonnier de la Raison bourgeoise devient donc obsolète quand la Religion classique entre en Crise, et ne peut donc avoir rien à faire dans le Réalisme Vrai de la société Convenable. Il est facile d'appliquer cette démarche au "Communisme" de la société Parentale.

Autre exercice pour "se transformer". Nos premiers Francs (+450) étaient bien plus « sauvages » que les derniers représentants de la Gaule Indépendante 500 ans avant (~50) ! Les Francs en question font penser aux antiques Spartiates ; on pourrait dire que le système de "gouvernement" se résumait par le couple institutionnel (!) : Assemblée-Sénat, en donnant à ces mots le sens Grec Ekklesia-Guérusie. Cela peut surprendre, mais il faut savoir que l'assemblée en question comprend TOUS les majeurs (13 ans !) de la Communauté, et que la guérusie désigne le conseil des Anciens, vieillards, ce que signifie Sénat ! Voyez, par la suite le Champs de Mars, puis le Champs de Mai carolingien, "ombres" de la vieille société Parentale. En tout cas, retenons que les mots sont trompeurs dans tous les sens !

---

## **PRÉJUGÉ – PRIVILÈGE (essence de la Préhistoire).**

Le Préjugé pour la Théorie, et le Privilège pour la Pratique.

C'est un bon exemple pour montrer que le Pur = le Pire. Les sociétés préhistoriques (il n'y en a que deux) évoluent chacune à sa manière du Simple au Pur, et au terme du processus il y a dans les deux cas le Parfait du Pur, couronnement suivi "paradoxalement" et tragiquement de la domination d'une Barbarie Intégrale. Chaque stade social (Simple – Pur – Entre-deux duel) a son mérite propre, aucun n'étant vraiment inférieur ou supérieur ; tout simplement parce qu'on n'a pas choisi de le vivre et que la question est seulement de l'assumer comme il faut ou non. On peut dire la même chose des 2 sociétés (Parentale – Policée). Et cela vaut encore pour la société Convenable. Qui pourra prétendre réussir sa vie mieux que Socrate ou Saint Paul (pour ne prendre que des civilisés) ? D'ailleurs, comment éviter qu'en **toute** société il y ait des enfants mort-nés et des adultes qui tombent dans un ravin ?

J'en viens à Préjugé-Privilège. Nous autres, du Comm-Anar, nous nous prévalons de Lucidité-Responsabilité. Ceci ne rabaisse pas vraiment les Préhistos, car nous ne faisons que nous donner le MOYEN que réclame **notre** BESOIN, si bien que Parentaux et Policés (Gentilices et Bourgeois) ne sont pas du tout concernés par notre problème. Répétons-le : nous ne sommes pas Progressistes (avec le côté unilatéral bourgeois que cela implique).

Alors, en quoi **le Pur est le Pire** en matière de Préjugé-Privilège. Je prends l'exemple Civilisé. Au sommet Moderne (1760-1805), les "Lumières" (les vraies, pas celles des Laïcs

## *Se transformer*

du Grand-Orient en particulier) ont pour mot d'ordre ABOLITION du Préjugé/Privilège. Ils se dupent eux-mêmes et le doivent, car il n'est pas d'autre moyen en Préhistoire de promouvoir la société vivante. Ce qu'ils veulent dire, se trouvant borné dans l'horizon policé, c'est : abolissons la dernière INCONSÉQUENCE du Préjugé-Privilège, et... portons-le à son comble !! **Préjugé à son comble** : nous admettons qu'il peut y avoir des athées très moraux dans la vie ; aidons-les à découvrir eux-mêmes que cette conduite mène à Dieu s'ils sont cohérents. Ainsi le Pur théorique désarme l'extrémisme de gauche ; il désarme de même l'extrémisme de droite des Exaltés avec le projet d'Église de Kant, qui s'annexe la perspective Millénariste. **Privilège à son comble** : liberté du travail proclamée, à bas les Corporations, place à l'Esclave Libre, le Salarié, et au Maître Contraint (par l'Église apatride et la Loi impartiale) de se concerter avec ses concurrents (con-courants, compétiteurs) pour veiller au bien commun par le juste prix et la bienfaisance. Or, c'est là qu'intervient en quelque sorte le pire du pire : en pratique, la vieille société policée plus que bimillénaire recule effrayée devant les exigences du Parfait de **son** Pur. Les cadres du système s'écrient : Kant et ses pareils nous proposent rien moins qu'un programme d'euthanasie des bases mêmes de la Civilisation : dogmatisme – intellectualisme \* moralisme – élitisme ! Et nous voilà embarqués dans la monstruosité sociale dont nous vivons les ultimes épisodes...

---

## SOCIÉTÉ PARENTALE

Je donne des références concernant cette société (page en annexe). Je dis haut et fort que ces documents sont absolument inutiles **en tant que tels**. Et c'est pour cela qu'ils sont édités ! C'est pour nous seulement, avec les nouveaux yeux d'un nouveau Peuple (Église-Front), qu'ils offrent une matière utile. Ceci dit, sans plus, et encore avec beaucoup de précautions. À quoi servent-ils en dehors de nous ? Soit une source d'**évasion** pour gens "cultivés" (branche "folklorique" de la science-fiction) ; soit régal pour **Occultistes**. Personne, je dis bien personne, ne sait quoi faire sérieusement de cette matière, matière qui reste par ailleurs cafouilleuse et partisane.

Pour user avec profit des récits des explorateurs, missionnaires, ethnologues, il faut avoir constamment à l'esprit, et au cœur pourrait-on dire, quelques principes :

1 - Nous avons connu **deux sociétés vivantes** et seulement deux : la société Matérialiste Parentale et la société Spiritualiste Policée. Ayant été vivantes, nous nous reconnaissons pleinement et avec fierté dans l'humanité d'alors, qui nous laisse de précieux enseignements, et dont nous sommes débiteurs à certains égards.

2 - Ces 2 sociétés furent directement **contraires** l'une l'autre.

## ***Se transformer***

3 - Cette contrariété directe fait que ces 2 sociétés furent tout autant **identiques**, se valant également à nos yeux ; et à un point tel que la prise en compte de leur succession chronologique est un point secondaire (quoique ayant ses raisons) en théorie.

4 - Chacune de ces sociétés parcourut un **processus du Simple au Pur**, scandé de barbaries partielles, avant de s'effondrer dans une Barbarie Intégrale dominante. Le processus Civilisé alla de l'Antiquité aux Temps Modernes ; le processus Parental alla de l'humble clan avec son sorcier au "Royaume Asiate" avec son Souverain "nombril du monde" : le Pharaon Égyptien, le Vicaire d'Enlil Assyrien, le Fils du Ciel Chinois, le Mikado Japonais, le Roi des rois Perse, l'Inca du Pérou, le Roi d'Israël. Notez que le Sorcier fut toujours permanent, alors que le Chef de guerre fut passager. Notez aussi que le Souverain Asiate n'a aucun sens isolément, sans son parèdre féminin. Notez enfin que les barbaries parentales ont pour base des Catastrophes Naturelles, alors que les barbaries policées font suite à des Krachs sociaux.

5 - Les 2 sociétés vivantes ci-dessus forment ensemble la **Préhistoire** ; autant dire qu'elles sont irrémédiablement révolues, même si nous rêverions d'y retourner, par comparaison avec notre sort dans l'actuelle Barbarie Intégrale (cumul des **deux** citées !).

6 - Il ne reste des 2 sociétés autrefois vivantes que des vestiges complètement hétérodoxes, sous le joug de l'abominable Occident.

7 - L'heure, à présent, est au Comm-Anar, régime de la 3<sup>ème</sup> espèce de la race humaine. Il ne prend pas du tout, essentiellement, la suite des barbaries antérieures, même si nous rendons honneur aux Résistances – nécessairement hétérodoxes et sans espoir – qui n'ont jamais cessé, jusqu'à s'exacerber presque suicidairement.

8 - Considération théorique importante. Il me fallut, pour sortir de la Nuit mentale, remettre à plat toute notre Préhistoire, **tout** Panthéisme Utopique auquel se raccrocher ayant mené à l'impasse. Ce n'est pas pour autant que le Réalisme Vrai/Comm-Anar s'identifie à la "fusion" telle quelle du Matérialisme Parental et du Spiritualisme Policé. L'issue étant trouvée à NOTRE tragédie sociale, cette approche ne garde qu'une valeur relative. Absolument parlant, on arrive à une autre version : la Préhistoire ne fut vivante que du fait qu'elle était partiellement ce que NOUS sommes : des Réalistes Vrais/Comm-Anar. L'"impérissable" chez les Gentilices et les Bourgeois ne s'y trouvait qu'à leur insu, et ne consistait pas dans ce qu'ils estimaient de 1<sup>er</sup> plan dans leur système (cf. par exemple : *De Dieu à l'Esprit* ; et ici, p. 9 : *Résurrection de l'Occident*).

9 - Prenons garde à tout "document" de la Préhistoire, soit vivante soit barbare, soit Parentale soit Policée. D'ailleurs, même avec notre solide approche, penser aux cas "anormaux", marginaux ; l'histoire ne se déroule pas comme dans un livre. Chez les Gentilices, éliminer les déformations dues aux contaminations civilisées. Ainsi, nos chers Netureï Qarta se disent "spiritualistes", et accusent les sionistes de "matérialisme" ! (même les musulmans combattants accusent l'Occident de "matérialisme", alors qu'il s'agit de

## *Se transformer*

spiritualisme réactionnaire, en décomposition). Et puis je signale la “partialité” de Frazer : il tient à ce que le Lamaïsme relève du bouddhisme ! Et exclue le Judaïsme de son “fardeau” royal... alors qu’il a sous le nez la preuve criante du contraire. Tant de “science” laisse aveugle ! Malgré les aveux des juifs dégénérés eux-mêmes, qui chez les “chrétiens” peut admettre que le judaïsme est le contraire d’une (!) religion ? C’est une Observance (SHEMYRAH) Matérialiste (𐤌𐤇𐤁𐤏𐤃 araméen).

---

## LE NOUVEL HOMME

Ça fait longtemps qu’on en parle ! Jésus n’était-il pas le Nouvel Adam ?<sup>2</sup> Les marxistes parlèrent d’« Homme Total », « Polytechnique », du régime social « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ». L’ERM, elle, met en route l’Homme Convenable...

N’avait-on donc pas d’homme Convenable auparavant ? Aussitôt ressurgit la question du Progrès, avec le risque de nous enfermer dans l’horizon civilisé. Je décompose la question :

- Nous n’avons pas, actuellement, l’homme convenable pour relever le défi que nous lance **notre** époque. Et nous **nous** faisons<sup>3</sup> homme convenable, nous dépouillons le vieil homme, en même temps que nous empoignons la question sociale posée, et que nous la résolvons. C’est en forgeant qu’on devient forgerons. Aide-toi, le ciel t’aidera. C’est le singe lui-même qui a fait de ses quatre membres des pieds et mains terminant des jambes et des bras. Car le singe initial n’était pas vraiment “quadrumane”, ses mains finales n’étant plus les mêmes qu’au début. La situation “immédiate” est la suivante : contre la société de Mort qu’il me faut à tout prix anéantir (et pas réformer ou transformer), je **me fais** en quelque sorte ex-nihilo, homme Convenable. Il s’agit d’une “création”, quelque chose de tout à fait neuf. D’où vient que le système est anti-social, en quoi consistait le vieil homme en voie d’abolition totale, sont des questions hors sujet dans la mesure où il ne s’agit que de créer-anéantir. Si bien qu’une quelconque humanité VIVANTE autre que celle Convenable en cours de production n’entre pas dans mes préoccupations. **Ni progrès ni régrès** ne sont concernés dans ma tâche. Je ne me soucie ni d’un Paradis Céleste après ma mort, ni d’un Paradis Terrestre avant ma naissance. **J’assume ma vie**. Et s’il m’arrive une information de sociétés Parentale et Policée VIVANTES d’autrefois, je dis qu’elles étaient **en tout point comme moi** : elles répondaient positivement à la situation qui était la leur. Et je ne sais même si, “plus tard”, il n’y aura pas encore plein d’autres sociétés “convenables”. En en restant là, « rien de nouveau sous le soleil » ! (Qo, 1 : 9).

- Mais on va me dire : quand même ! Nous ne sommes pas Dieu, nous sommes bien les héritiers de quelque chose, ne créons pas de rien, et rien qui n’aura pas à son tour une

---

<sup>2</sup> Cf. Tableau « Ezéchiel – 2 : 1 ».

<sup>3</sup> Cf. **Autogène** = qui produit soi-même son effet.

## *Se transformer*

histoire. Je veux bien, mais tiens à ce qu'on y regarde de plus près. Primo, avec votre déterminisme chronologique sommaire, je soupçonne que vous n'accordez aucune réalité autre que folklorique à la Société Parentale, et que vous vous trouvez à mille lieues de la voir identique-contraire de la Société Policée. Si c'est le cas, votre propre déterminisme se montre très sélectif ; et comme vous êtes persuadés au fond – malgré tous les griefs que vous pouvez alléguer – que nous sommes encore en Civilisation, votre posture relève à 100 % de l'apologie de l'ordre existant. Secundo, en supposant même que vous acceptez de faire entrer dans l'équation déterministe le monde des Sauvages, et même à parité comme je le demande, avec le monde des Civilisateurs, je pose la question suivante : que faut-il réellement attendre d'une simple combinaison de matériaux préhistoriques pour remédier au chaos actuel ? S'ils sont seulement conservés en tant que tels, aussi ficelés sévèrement qu'on le veuille, ils nous reconduiraient à terme à notre présent état désastreux, sauf à l'aggraver ! Et si on procède à une combinaison vraiment « chimique », donnant un produit tout neuf (comme les 2 gaz H et O peuvent, en s'y prenant bien, donner naissance au liquide H<sub>2</sub>O), alors nous nous retrouvons « créateurs » comme je le veux, et pouvons dire avec Yaveh : « Oui, me voilà en train de susciter de nouveaux ciels et un nouveau sol, si bien que nous perdrons le souvenir de ce qu'il y avait avant » (Is., 65 : 17)... car en Morale, on a pas à renouveler l'opération comme en Physique.<sup>4</sup>

Au total, le Comm-Anar tourne la page de la Préhistoire, tout en ne la tournant pas ; car on a toujours une société Vivante, une affaire d'Hommes, c'est-à-dire des animaux qui Travaillent ; le travail supposant, outre la Conscience (spontanéité) universelle, la Réflexion : conscience d'être conscient, base du travail Mental.

---

En se transformant en « fondateur de religion », on apprend comment il VIT la chose : c'est Dieu qui **se** révèle au monde (la terre) par son moyen. Une fois qu'on a rendu hommage ainsi à St Paul, Mahomet, etc., on peut très bien être conduit à établir que c'est l'**INVERSE** qui s'est produit : c'est le Messenger qui a dévoilé l'Esprit constitutif de la Réalité, et les conséquences qui en découlent pour la conduite sociale dans les conditions qui sont les siennes. Ceci ne fait pas du tout de l'Esprit une "invention" humaine, aussi "utile" qu'elle puisse être. C'est seulement mieux comprendre la religion qu'elle-même, et en lui gardant tout son VRAI mérite, qui est incomparable mais historique. Le Messenger doit faire de l'Esprit le **Dieu** de la Civilisation. Car celle-ci reposant sur des Personnes (prises dans la cellule "Ménage"), veut l'Esprit comme Sujet absolu, Intellectuel et Moral<sup>5</sup>. La nature (Objective et indépendante de "notre" forme civilisée de société) de l'**Esprit** n'en est pas affectée, mais la "version-Dieu" qui lui est donnée ne vaudra que pour des Bourgeois. Nous autres Réalistes sortons l'Esprit du maillot de Dieu. Cela fait bien de faux problèmes, entraînant des disputes stériles, éliminés, et l'humanité retrouvant une raison de vivre et mourir, au milieu de notre régime intégralement Anti-social au dernier degré. La Civilisation eut des **Héros**, véritables "plaques sensibles" des besoins sociaux en période critique ; tels furent Alexandre, Charlemagne, Napoléon. Elle eut aussi des

---

<sup>4</sup> Pour les besoins de la cause, je conserve la vieille Physique... à mon détriment.

<sup>5</sup> Rappel : Dieu ne laisse qu'une place "négative" à Matière.

## *Se transformer*

**Messagers** – eux-mêmes graines de Saints –, “plaques sensibles” plus essentielles encore, car touchant aux fondements mentaux de la civilisation, à préserver pour toute une époque ; tels furent Hésiode, St Paul, Luther. Oui, ceux-ci furent les “hommes de Dieu”, et pour le bien du Monde. L’ingratitude n’est pas de mise à ce propos, ni à l’**école** (!), ni dans la vie. Mais la reconnaissance pour Platon, Grégoire VII et Calvin n’est pas éclairée si elle ne s’accompagne pas de la Sainte Colère pour les loups revêtus de peaux d’agneaux, véritables “plaques sensibles”... de la Caste dominante : Léon XIII, Jean XXIII et consorts.

---

## DIALECTIQUE TOTALE

C’est mon dada ! Il y a matière à revenir sur le sujet ici.

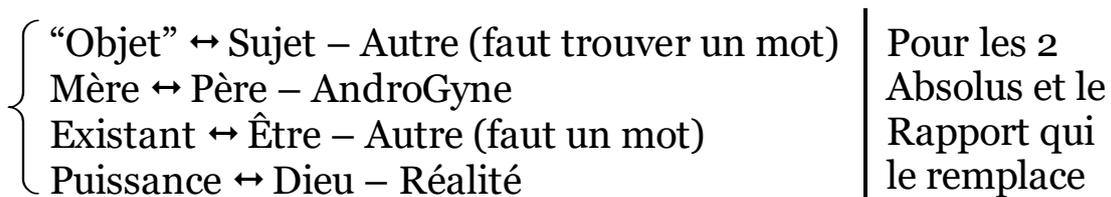
On connaît la Dialectique au sens spécial de logique de l’« **identité des contraires** ». D’où Marx-Mao, qui se réclament de Hegel et Héraclite. On oublie les Mystiques, qui en sont les représentants permanents tout au long de la Civilisation ! Ex : l’hostie est du pain, et tout autre chose en même temps (“présence réelle” des chrétiens). Etc.

C’est la “loi” de la « **Double Négation** » qui m’intéresse le plus, que mentionne Engels, mais que Staline laisse de côté, craignant son usage téléologique. Dans l’Anti-Dühring (1877), Engels dit : « la négation de la négation est le noyau d’ensemble d’un processus antagonique ». Et il donne l’exemple du grain usé comme semence : il meurt dans la terre, et cette mort est à son tour niée dans la pousse d’un épi, lequel donnera dix grains ou plus, outre l’amélioration de l’espèce végétale ; les deux choses, la nouveauté **quantitative** et **qualitative**, sont obtenues si on s’y prend de la bonne façon.

Voyons ma double négation :



On a aussi :



## *Se transformer*

### **Remarques.**

Je mets des **guillemets à Histoire** parce que je n'ai pas de mot pour histoire-géographie. Pas très important si on sait que la Chronologie n'est **pas** l'Histoire pour nous. Pas de Progrès unilatéral, ni de Devenir à la Hegel/Marx, qui ne cassent pas avec la Civilisation, mais lui donnent de l'oxygène en cherchant à en tourner la page sans y parvenir.

Important : **les flèches entre Matière ↔ Esprit, etc.** C'est que l'identité entre Préhistos prime sur leur différence, que je ne néglige pas néanmoins. Si on met au premier plan l'ordre de succession Gentilices → Bourgeois, ça accorde trop aux bourgeois, qui prennent de haut les sauvages. Le Temps est le domaine d'élection des civilisés<sup>6</sup> (c'est de l'argent !), celui des Traditionnels est l'Espace, de sorte que la Durée est vécue essentiellement comme Mémoire, et non Imagination. Bref, Matière et Esprit sont pour nous à parité ; parce que pas 2 substances, mais les 2 faces d'une Seule Réalité, dont l'intelligibilité est Rapport. Pour-NOUS, la Réalité se dit Rapport ; en ELLE-même, on dit Réalité tout court.

Pourquoi OBJET avec les guillemets ? Au lieu du Sujet absolu face aux Personnes civilisées, on a l'Objet absolu face aux Choses traditionnelles (c'est la Nature qui "donne le la" à la conception du monde). Je dis même **LA** Objet ! Peu importe le "genre" masculin des français. La merveille, pour nous transformer, c'est qu'en hébreu, pour dire Objet (≠ chose), il y a le mot ♀/♂ 'ÈTSEM (אֵתֶם), dont on donne les attributs : Corps – Force – Puissance – Substance – Essence. Est-ce que ça ne nous convient pas tout à fait. Faut savoir qu'il y a aussi un traité juif, ayant pour titre **Shiour Qomah** = Mesure du Corps, consacré aux MENSURATIONS de YHWH (Yaveh).

Retour à la double négation Réaliste : Matière ↔ Esprit – Réalité. La synthèse des vieilles thèse-antithèse ne se contente pas de produire du neuf en quantité, **ni** même en qualité ; et **c'est cela qui change tout !** Maintenant, le produit des 2 négations **remet en question les 2 premiers éléments**. Matérialistes et Spiritualistes étaient fondés à se vivre tels qu'ils se voyaient, mais ils étaient en réalité autres que ce qu'ils croyaient (cf. p. 7). Et c'est ce qui fait que "l'impérissable" se trouvant chez eux était le contraire de ce qu'ils croyaient être le plus précieux. J'ai déjà dit en 2006, dans **Résurrection de l'Occident**<sup>7</sup>, en commentaire d'un tableau de la "fusion" Réaliste : « Ce que le Réalisme fusionne, ce n'est pas ce qui est saillant dans chacun des systèmes, mais ce qu'il croit seulement TOLÉRER du système contraire ».

Voit-on quelle tournure prend la Dialectique Totale, qui fait que le Réalisme soit Vrai en général, et qui se prévaut d'une **Science du NEUF**, Physique et Morale confondues. Car en Physique aussi, on anéantit ce qui est Barbare, et on reprend à zéro ce qui était préhistorique vivant. Les marxistes ont vu deux camps se disputer, sur la question de

---

<sup>6</sup> On a méprisé l'« indolence » des sauvages, sans vraiment l'expliquer (même Salhins).

<sup>7</sup> Cf. p. 5 [point 8].

## *Se transformer*

savoir si la Physique (on disait science) est classiste ou bien supraclassiste (de classe, ou au-dessus des classes). Y a-t-il un sens de dire qu'un tracteur est bourgeois ou prolétarien. On peut revoir à ce propos les débats soulevés pas Mitchourine (1855-1935) et Lyssenko (1898-1976). Le débat cessa faute de combattants<sup>8</sup>. Je remets sur le tapis la question ! C'est celle de Math – Physique – Technique, et la nature étroitement civilisée (c'est plus bourgeois/prolétaire) de tout cela.

La science du neuf s'impose. Elle vient à point nommé, vus les désastres provoqués par la science barbare, et le caractère aigu du problème écologique. La physique du neuf est indispensable au Comm-Anar qui, en Économie, "fusionne" communisme (parental, faut pas confondre !) et capitalisme (ce qu'on a appelé de ce nom n'en est que la forme conséquente). La nouvelle économie, de Besoins/Capacités n'est pas la NEP de Lénine, ni non plus le "Socialisme de Marché" de Deng.

Le Comm-Anar achève de nous sortir de **l'animalité** ; et simultanément il nous débarrasse du mot animal comme une insulte (comme des mots "gonzesse" pour les hommes, et "dinde" pour les femmes) ! Notre animalité devient assumée sereinement, écologiquement, à la honte des curés pharisiens et de la Slip-analyse des freudiens.

La Science du Neuf fait que **la Morale** devient rigoureuse, comme l'était la Physique dans la ci-devant civilisation, avant les Fractales, Théories du Chaos, etc. La Science du Neuf fait de **la Physique** l'arme d'une véritable écologie, qui n'a plus rien à voir avec une préservation des « équilibres de la Nature » qui n'ont jamais existé ! La Physique, qui fut le grand espoir de déchaîner les loisirs par le machinisme, doit absolument cesser de nous EFFRAYER comme elle le fait maintenant, depuis l'atome jusqu'aux maladies nosocomiales ; et c'est ce que nous ferons en la rendant aussi exigeante socialement qu'était autrefois la Morale (je veux dire Naturisme Parental "néo").

La Science globale refondue, le Comm-Anar apportera **l'Union** humaine planétaire que jamais on ne connut ; et avec cela la **Communio**n humaine avec nos prédécesseurs gentilices-bourgeois dont nous séparaient le préjugé et l'ingratitude (et avec cela, nous déroulons le tapis de l'unisson pour nos successeurs).

Chose instructive. C'est maladroit de dire : moraliser la physique et physiquer la morale. On a l'air de tourner en rond dans le civilisé, et donc de retomber dans l'utopie. Toujours le même problème : on n'a pas les mots pour dire. Mais si on en est conscient, c'est gagné !

C'est quoi, au fait, **le NEUF de notre Science** ? Concernant la **démarche**, on part à fond avec la pensée d'avoir à maîtriser de l'incomparable, de l'inédit (en dernière analyse). Ceci, afin de ne pas être "en retard d'une guerre" comme on a dit à propos de la ligne Maginot ! Concernant **les faits-événements** qui nous interpellent, on ne leur donne plus de "noms" que suspensifs, provisoires. Le mot "nom" lui-même doit être "mis en examen",

---

<sup>8</sup> Avec Jdanov. On recherchait la même chose sous la Révolution Culturelle : "bombe" dialectique.

## *Se transformer*

car on ne “définit” plus rien strictement. C’est ainsi que, de façon inattendue, dans tous les domaines on se retrouve en face que quelque chose qui a à voir avec la Dérivation en Math et Balistique, et finalement avec le problème de  $\Pi$  ! La Quadrature ! Il y a une différence quand même : tout cela fonctionnait avec des CONSTANTES en amont, et on disait que ça n’était rigoureux qu’« en laboratoire ». Ex : constante “g” de l’Attraction (Newton – 1683) ; constante “e” de la vitesse de la lumière (Römer – 1676). Pour Newton, Dieu doit corriger de temps à autre la machine du monde. Pour Römer, on n’a que la vitesse dans le “vide”. Je ne parle pas de la douzaine de “constantes” d’à présent, qui se contredisent et dont le fruit est l’anti-matière, les trous noirs, du big-bang, de la 4<sup>ème</sup> dimension... et autres fantaisies n’empêchant pas qu’on nous donne la “date de naissance de l’univers” ! Ceci dit, j’avoue volontiers être aussi “nul” en physique qu’en hébreu. Ya du pain sur la planche...

Pourquoi la matière de la science est de l’inédit « en dernière analyse » ? Autrefois, chez nos grands-parents, on changeait de nom aux “rites de passage”, et en plus on avait un nom “secret”, le vrai, en plus du nom audible. J’ai connu une coréenne gravement malade dans son enfance, à qui un “sorcier” fit changer de nom et adopter un nom de garçon, ce qui la fit guérir. Il y eut aussi Saraï qui devint Sarah, et Saül qui devint Paul. **Maintenant**, nous disons qu’à chaque “instant” “à la limite”, il faudrait changer le nom de tout ; ce qui **n’empêche pas** que d’un autre côté tout est pareil, mérite le nom de réalité minuscule, “participant de” la Réalité majuscule au même titre, nom qui reste attaché dans les 2 “morts” : celle d’avant la “vie” et celle d’après la “vie”. Nous sommes donc Immortels en tant que constitutifs de l’Eternel. C’est **ainsi** que « l’Absolu est dans le Relatif », comme disait Engels.

Voici donc que la Réalité en Elle-même est immédiatement, absolument Même-Autre constamment, tandis que la Réalité pour-Nous est en dernière analyse, relativement seulement, Nouvelle-Pareille. Et puis, ce ne sont pas 2 Réalités, mais une seule et même Réalité seulement à double face, bifront (JANUS !). Pour la science, on peut bien s’appuyer sur des analogies, mais comme de béquilles, résolu de les envoyer en l’air pour courir avec nos vraies jambes le moment venu.

On pourra nous taxer de Panthéisme ? Cela ne marche qu’avec Dieu (Théos) ; de plus il y a 2 panthéismes : spéculatif et sensualiste. Et c’est quoi le “contraire” de Panthéisme ? Avec une Réalité biface, rapport, donc **elle-même** “relative”, on possède du en-Soi même qui est un Absolu tout nouveau échappant aux vieilles étiquettes. Certes, il n’y a pas de Mystère-Secret “derrière” la Réalité, et c’est tout ce qui motivait l’accusation.

On pourra revenir à la charge et dire : Pourquoi y a-t-il la Réalité plutôt que rien ? Le mot “pourquoi” nous ramène dans l’horizon civilisé de Cause-Effet. Nous sommes, quant à nous dans l’« AutoGène » (cf. p. 6), ce que “frôla” Marx... et même Kant. Moi qui **suis** la Réalité au fin fond de moi, comment puis-je “douter” d’elle ?!

## *Se transformer*

1 - Je sais qu'il y a du rabâchage dans **ce texte**. Et surtout du désordre, et une rédaction pas du tout soignée. Bref, je n'offre que des notes mises au propre. Qu'on m'en excuse. Le temps manque.

2 - J'ai été motivé par le **tableau de ERM (k) – Zographas** (8.11.2010, en annexe). Une envie de recreuser l'affaire pour mon compte. Tout d'abord la volonté d'insérer "VOUÉS" ! Et puis j'ai débordé !

Quand l'œuvre le mérite, et qu'on a le temps, ça peut être utile de remettre la chose sur le métier et produire quelque chose à sa propre convenance. Comme ce serait bien de ne "critiquer" que de cette manière : tiens voilà ce que j'ai fabriqué à mon tour !



### **Documents :**

- Mon tableau "Ezéchiél". (Ai-je réellement "compliqué" l'autre ?)
- Frazer : Fardeau de la royauté.
- Dict. φ Moscou 1955 (1939) : Double Négation.
- Lexique chinois φ (1974) : Dialectique.
- Nazaréat.
- Janus.
- Société Parentale (sources).

طالب دڤڤڤڤ

29.11.2010



# Préhistoire & Histoire...

Du point de vue de la Mentalité, de la Société, et de la Responsabilité

*à côté de ce coin* ↙

		PRÉHISTOIRE		HISTOIRE
		Humanité Primitive	Humanité Civilisée	Humanité Convenable
MENTALITÉ	Identique	Substantialisme (SUBSTANCE -> Accident)		MATIÈRE-ESPRIT Réalisme
	Contraires	MATIÈRE -> Esprit	ESPRIT -> Matière	
		Matérialisme	Spiritualisme	
SOCIÉTÉ	Identique	Hégémonisme social (VALEUR -> Non-valeur)		ÉGALITÉ-LIBERTÉ Communisme-Anarchisme
	Contraires	ÉGALITÉ -> Liberté	LIBERTÉ -> Égalité	
		Société Parentale (Rêve Communiste)	Société Politique (Idéal Anarchiste)	
RESPONSABILITÉ	Identique	ACTIFS -> Passifs		Personnalisme (Vraies Personnes)
	Contraires	PROTECTEURS de la Race -> Congénères	MENEURS Intellectuels -> Citoyens	
		Racisme Primitif	Élitisme civilisé	

*Kyrnios, le 08 novembre 2010,  
Tableau inspiré par les notes de Zografas*

*ERM-(K)-*

# *Ezéchiel 2 : 1*



***Réalité exhorte 3<sup>ème</sup> espèce...***



طالب פרדי  
29.11.2010

❖ ÉZÉCHIEL בן־אדם עמד על־רגליך ואדבר אתך: **2**

« **FILS D'HOMME, LÈVE-TOI, QUE JE TE PARLE !** »

		<b>PRÉHISTOIRE</b>		<b>HISTOIRE</b>
		Société Parentale	Société Policée	Société Convenable
<b>PENSÉE</b>	Même	<u>Préjugé</u> SUBSTANCE → accident		<u>Lucidité</u> RAPPORT substantiel
	Inverse	MATIÈRE → esprit	ESPRIT → matière	MATIÈRE ↔ ESPRIT
		• Matérialisme (mythe) • Symbolisme (1)	• Spiritualisme (dogme) • Logique (2)	• Réalisme • Dialectique Totale
<b>ACTION</b>	Même	<u>Préceptes</u> AUTRE MONDE → ce-monde		<u>Découvertes</u> Réalités Même/Autre
	Inverse	ÉGALITÉ → liberté	LIBERTÉ → égalité	ÉGALITÉ ↔ LIBERTÉ
		• Coutume → fidélité • Communisme (hégém.)	• Droit → devoir • Capitalisme (hiérarchie)	• Émulation/Solidarité • Capacités/Besoins
<b>CONSTITUTION</b>	Même	<u>Privilèges</u> ACTIFS → passifs		<u>Responsabilité</u> ASSOCIÉS LIBRES
	Inverse	VOUÉS (3) au Système de Choses	MENEURS de la Société de Personnes	ADAPTÉS au Monde
		TRADITION • Gentilités Matriarcales • Rêve Communiste	CIVILISATION • Bourgeoisies Maritales • Idéal Anarchiste	HOMO COMMUNITAS (4) • Famille Planétaire • Comm-Anar (5)

(1) Cerveau Collectif. (2) Formalisme. (3) cf. Frazer. (4) Homme Sociable. (5) Union/Communion.

# Nazaréat

**NAZARÉAT** : Condition de nazaréen ; vœu par lequel certains Israélites se consacraient à Dieu, en s'obligeant pour un temps déterminé ou à perpétuité, de s'abstenir de vin et de tout breuvage fermenté ; à laisser croître leurs cheveux et de ne point s'approcher d'un mort. Nom. 6 : 1-8. Lam. 4 : 7. Amos 2 : 11-12.

La souillure annulait le vœu, Nom. 6 : 9-12.

La loi du, Nom. 6 : 13-21. Act. 18 : 18 ; 21 : 24-27.

Exemples : Samson, Jug. 13 : 5, 7 ; 16 : 17 ; Samuel, I Sam. 1 : 11, 28 ; les Récabites, Jér. 35 ; Jean le baptiseur, Luc 1 : 15 ; 7 : 33 ; Paul, Act. 18 : 18 ; 21 : 23-26.

**NAZARÉEN**. Hébreu qui se vouait au nazaréat, Nom. 6 : 13, 18, 19, 20, 21. Jug. 13 : 5, 7 ; 16 : 17. Lam. 4 : 7. Amos 2 : 11,12.

**NAZARÉEN** : *habitant ou natif de Nazareth.*

Surnom donné à Jésus Christ, Mat. 2 : 23. Jean 18 : 5. Act. 2 : 22 ; 3 : 6 ; aux chrétiens, Act. 24 : 5.

**NAZARETH**. Ville de Galilée (Zabulon) mentionnée seulement dans le N.T. ; Marie, la vierge, et Joseph y habitaient, Luc 1 : 26, 27, 56 ; 2 : 4.

Jésus y demeura après le retour d'Égypte, Mat. 2 : 23 ; 4 : 13 ; 21 : 11. Marc 1 : 9. Luc 2 : 39, 51.

On chassa Jésus hors de la synagogue et de la ville, Luc 4 : 16-30.

Sa renommée, Jean 1 : 47.



# PETIT DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE

---

ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES – MOSCOU – 1955 (1939)

## NÉGATION DE LA NÉGATION.

Notion philosophique traduisant un des aspects du développement dialectique. Cette formule, employée pour la première fois dans la philosophie de *Hegel* (V.) désigne le développement de l'inférieur au supérieur en gardant certains éléments positifs de l'ancien. Tout le processus de développement est subordonné chez lui à des « triades » (V.) (thèse, antithèse, synthèse). La thèse est niée par l'antithèse qui, à son tour, est niée par la synthèse (« négation de la négation »). Au stade de La synthèse le développement semble revenir à son point de départ, mais à un niveau supérieur. Pour Hegel la « négation de la négation » est essentiellement un instrument lui permettant de bâtir ses constructions idéalistes artificielles. Les ennemis du marxisme (Dühring, Mikhaïlovski), voulant discréditer la dialectique marxiste, prétendaient que Marx et Engels avaient créé leur théorie en s'appuyant sur la triade hégélienne et que c'est à l'aide de la triade (« négation de la négation ») qu'ils démontraient la chute inévitable du capitalisme. Répondant à Mikhaïlovski, Lénine faisait observer que la tâche des matérialistes consiste à représenter fidèlement le processus historique réel, que c'est ainsi que le socialisme scientifique aborde les choses, alors que les « triades » ne sont que des vestiges des formules hégéliennes.

Chez Marx et Engels, le terme « négation de la négation » revêt un sens matérialiste et n'exprime que le caractère ascendant du développement de la réalité objective elle-même, développement qui reproduit dans un certain sens les étapes révolues, mais à un niveau plus élevé. Ainsi, Marx montre dans « *Le Capital* » que la propriété privée capitaliste est la première négation de la propriété individuelle des moyens de production, basée sur le travail individuel. Mais ensuite le capitalisme, en raison des lois propres à son développement, prépare lui-même les conditions de sa chute : l'expropriation du capital est la négation de la négation, le rétablissement de la propriété individuelle, c'est-à-dire la propriété des travailleurs eux-mêmes sur les moyens de production, mais à un niveau supérieur, caractérisé par « la coopération et la possession commune de tous les moyens de production, y compris le sol. » (Marx : « *Le Capital* », L. 1, t. 3, P. 1939, p. 225). Le mouvement de progression est conditionné par toutes les lois de la dialectique, en particulier la loi de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs, par le caractère dialectique de la négation de ce qui est ancien, de ce qui meurt, et de la naissance du nouveau. La transition de l'ancienne qualité à la qualité nouvelle ne signifie pas une simple suppression de tout ce qui a été créé antérieurement. Selon Lénine, la négation dialectique n'est pas un simple rejet de tout ce qui est vieux. « Nier, en dialectique, ne signifie pas simplement dire non, ou déclarer qu'une chose n'existe pas, ou

## ***Se transformer***

la détruire d'une manière quelconque » (Engels : « Anti-Dühring », P. 1950, p. 172). Le socialisme, par exemple, est une négation catégorique du régime capitaliste. Mais c'est aussi le maintien de ce qui a été créé de positif et de précieux sous le capitalisme : les forces productives, la culture progressiste, etc.

Ainsi, la conversion de l'ancienne qualité en qualité nouvelle, la naissance du nouveau s'effectue toujours sur la base de ce qui a été conquis aux étapes précédentes ; le nouveau s'élève plus haut, marque un degré supérieur à l'ancien, un nouveau pas en avant dans le processus unique du développement. C'est ce qui conditionne le caractère progressif du développement, le développement en ligne ascendante.

---

### **KANT Emmanuel (1724-1804).**

Un des plus grands philosophes, fondateur de l'idéalisme allemand de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>. « Le caractère essentiel de la philosophie de Kant, c'est qu'elle concilie le matérialisme et l'idéalisme, institue un compromis entre l'un et l'autre, associe en un système unique deux courants différents et opposés de la philosophie » (Lénine : « Matérialisme et empiriocriticisme », M. 1952, p. 223). D'une part, Kant reconnaît l'existence d'un monde de choses en dehors de notre conscience, de « choses en soi ». (V. « Chose en soi » et « chose pour nous ».) D'autre part, la « chose en soi » de Kant est, dans son principe, inconnaissable, se trouve au-delà de notre connaissance (est « transcendante »). « Lorsqu'il admet qu'une chose en soi extérieure à nous, correspond à nos représentations, Kant parle en matérialiste. Lorsqu'il la déclare inconnaissable, transcendante, située dans l'au-delà, il s'affirme comme idéaliste » (Ibid.). Lénine disait de l'inconnaissable « chose en soi » de Kant que c'est une abstraction morte, vide de sens. En fin de compte, la « chose en soi » devient chez Kant un simple symbole de la pensée. En prenant comme point de départ l'inconnaissabilité de la « chose en soi », Kant construit sa gnoséologie subjective idéaliste. Sous le choc transmis par la « chose en soi », la faculté de sentir de l'homme crée un chaos de perceptions qui s'ordonnent à l'aide des formes subjectives de la sensibilité – l'espace et le temps. Ainsi apparaît le phénomène ou l'objet de la sensation. Ensuite c'est l'entendement qui entre en action. À l'aide des catégories logiques subjectives qui lui sont inhérentes, l'entendement transforme l'objet de la sensation (le phénomène) en concept. La sphère supérieure de la connaissance humaine réside dans la raison dirigée, elle aussi, par des idées subjectives : l'âme en tant que substance, le monde en tant que tout homogène, Dieu.

Selon Kant l'espace, le temps, la causalité, les lois de la nature ne sont pas des propriétés de la nature même, mais des propriétés de l'entendement humain, des catégories « *a priori* », antérieures à l'expérience, indépendantes de cette dernière, la condition de toute expérience, des catégories « *transcendantales* ». De là le nom que Kant a donné à sa philosophie : « idéalisme transcendantal », c'est-à-dire un idéalisme selon lequel les formes *a priori* de la conscience précèdent l'expérience et la conditionnent. Ainsi, la connaissance sépare l'homme de la nature, au lieu de les réunir. Kant a armé la philosophie bourgeoise de la théorie de l'inconnaissabilité du monde que les philosophes réactionnaires de tout poil utilisent encore pour lutter contre le matérialisme et défendre le *fidéisme* (V.). Il a

## *Se transformer*

lancé ce principe idéaliste, suivant lequel l'entendement dicte ses lois à la nature. Tout le tableau de la nature, telle qu'elle se présente à la connaissance humaine, serait une construction subjective de l'intelligence. D'après Kant, l'unité de la nature réside non dans sa matérialité, mais dans l'unité du sujet connaissant, du « Moi ». Toutes les tentatives de la raison pour sortir des limites de l'expérience subjective, la conduisent inévitablement à des contradictions insolubles ; on obtient des antinomies, les contradictions dialectiques de l'entendement avec lui-même. Ici apparaissent certains éléments importants de dialectique, propres à Kant, et qui ont joué un grand rôle pour le développement ultérieur de la dialectique dans la philosophie allemande. Mais il considérait ces contradictions comme une erreur, une illusion et non comme le reflet des contradictions réelles du monde extérieur. Toutes les considérations de Kant sur le caractère contradictoire de la raison, sur les *antinomies* (V.), reviennent à défendre l'*agnosticisme* (V.). De même que toute la philosophie de Kant, sa théorie de la connaissance fut une réaction au matérialisme français ; elle se proposait de restaurer l'idéalisme, de réhabiliter Dieu et la religion, ébranlés sous les coups des matérialistes. Kant conciliait la connaissance avec la religion. Sa théorie de la connaissance se propose de limiter les droits de la raison, de laisser une place à Dieu au-delà de la connaissance. « Je dus... limitant la connaissance, faire place à la foi... », écrit-il dans la préface à « La critique de la raison pure ». Dans sa doctrine éthique, il estimait nécessaire, pour soutenir la moralité, de reconnaître l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Dans sa première période, Kant a formulé l'hypothèse sur l'origine du système solaire qui a grandement contribué au progrès des sciences de la nature. Dans son ouvrage « Histoire naturelle du monde et théorie du ciel », Kant aborda ce problème du point de vue du développement, ce qu'Engels apprécia hautement. Engels indiquait que par sa théorie Kant battit en brèche la conception du monde métaphysique qui niait le développement.

Dans les domaines social et politique, Kant était partisan de la liberté civique, de la paix éternelle, etc., mais tout cela était, à son avis, irréalisable. « Kant se contentait de la simple « bonne volonté », même si elle reste sans aucun résultat, et plaçait la *réalisation* de cette bonne volonté, l'harmonie entre elle et les besoins et les aspirations des individus, dans l'*au-delà*. Cette bonne volonté de Kant correspond parfaitement à l'impuissance, à la situation pénible et à la misère des bourgeois allemands dont les intérêts mesquins ne furent jamais capables de se transformer en intérêts nationaux communs d'une classe... » (Marx/Engels : Gesamtausgabe, Erste Abteilung, Bd. 5, M.-L. 1933, S.175). Kant comprenait la nécessité de certaines réformes sociales, il les exigeait et, sous ce rapport, sa doctrine refléta les intérêts du développement bourgeois progressiste de l'Allemagne. Mais c'était là, comme l'ont dit Marx et Engels, la théorie allemande de la révolution française, c'est-à-dire l'idéologie d'une bourgeoisie pusillanime, hésitante. Kant exigeait de tous les sujets une soumission absolue à l'État exploiteur et leur déniait le droit à la résistance. Il était un ennemi de la violence révolutionnaire.

Le kantisme est toujours une des armes principales aux mains des idéologues de l'impérialisme contre les sciences naturelles modernes et la philosophie scientifique du marxisme-léninisme. Rejetant l'élément matérialiste de la philosophie kantienne, la « chose en soi », les philosophes bourgeois et les révisionnistes puisent dans la gnoséologie idéaliste subjective de Kant des arguments contre le matérialisme philosophique.

## ***Se transformer***

S'appuyant sur la philosophie de Kant, les réformistes font du socialisme un idéal abstrait et inaccessible, une sorte de « chose en soi » en laquelle on peut croire, mais pas davantage. À l'aide de la philosophie kantienne, ils cherchent à émousser la pointe révolutionnaire du marxisme, à en faire un instrument de la « paix sociale », à l'utiliser pour empêcher le renversement révolutionnaire du capitalisme. Dénoncer et combattre les variétés modernes du kantisme est toujours une tâche importante et actuelle. Principaux ouvrages : « Histoire naturelle du monde et théorie du ciel » (1755), « Critique de la raison pure » (1781), « Prolegomènes » (1783), « Critique de la raison pratique » (1788), « Critique du jugement » (1790). (V. également *Néo-kantisme*.)





# LEXIQUE

PHILOSOPHIE



PEKIN 1974

## DIALECTIQUE

La dialectique est la théorie philosophique relative aux lois générales du mouvement, du développement et du changement des contradictions ; c'est la conception du monde et la méthodologie opposées à la métaphysique.

Le terme de dialectique a été utilisé en des sens différents dans l'histoire de la philosophie. Les philosophes de l'Antiquité ont appelé dialectique la méthode consistant à mettre à jour et à surmonter les contradictions entre les deux protagonistes d'un débat en vue de la recherche de la vérité. Elle s'est par la suite étendue à l'étude des lois universelles du développement du monde, devenant alors la méthode dialectique pour connaître le monde. Le développement de la dialectique a connu trois formes fondamentales : la dialectique primitive de l'Antiquité, la dialectique idéaliste de Hegel et la dialectique marxiste.

En Europe, dans la philosophie de la Grèce antique, il y a eu beaucoup de pensées dialectiques spontanées, primitives. Par exemple, le philosophe matérialiste grec Héraclite considère que le monde se trouve dans un éternel processus de naissance et de mort, « tout coule, tout change » ; il a imaginé le mouvement et le changement de la nature en disant que « les hommes ne se baignent jamais deux fois dans le même fleuve ». Pour lui, tout changement s'opère dans la contradiction. Lénine a dit d'Héraclite qu'il était « *un des fondateurs de la dialectique*<sup>9</sup> ». Dans l'Antiquité chinoise, les premières théories sur les « huit trigrammes<sup>10</sup> » (ba gua) et sur les soixante-quatre hexagrammes formés par la combinaison de deux trigrammes partent de l'opposition contradictoire de deux aspects positif et négatif pour expliquer le changement et le développement des choses. Dans le *Laozi* [Lao tseu<sup>11</sup>] est formulée la pensée que toute chose comprend l'opposition de deux aspects positif et négatif. Ces œuvres ont deviné à un certain degré la dialectique des choses et des phénomènes objectifs. Cependant, en raison des limites dues au niveau du développement scientifique et aux conditions historiques et sociales, ces pensées

<sup>9</sup> LÉNINE, *Résumé du livre de Lassalle : Philosophie d'Héraclite l'obscur d'Ephèse*, op. cit., tome 38, p. 331.

<sup>10</sup> *Huit trigrammes*. La théorie du Yin et du Yang fut mise en rapport avec le Yi Jing (Yi King), ou livre des Changements. La combinaison de trois traits continus (yang) ou discontinus (yin) donne huit trigrammes. En combinant deux de ces trigrammes pour en faire des diagrammes à six traits, on arrive à soixante-quatre hexagrammes. (N.d.T.).

<sup>11</sup> *Lao zi*. Ou Dao De Jing (Tao Te King). Cette œuvre fut écrite par Lao zi, philosophe taoïste qui vécut il y a 2400 ans. Elle est riche de points de vue qui se rattachent à ce que Mao Tséoung appelle, dans *De la contradiction*, la « dialectique primitive ». C'est aussi du Dao De Jing qu'est extraite la phrase citée par Mao Tséoung dans *De la juste solution des contradictions au sein du peuple* : « Sur le malheur s'appuie le bonheur et dans le bonheur se cache le malheur. » *Textes choisis*, p. 513. (N.d.T.).

## *Se transformer*

dialectiques avaient encore une nature embryonnaire, spontanée, primitive. Elles ne pouvaient décrire que les changements généraux de l'ensemble du monde ; elles ne pouvaient pas les disséquer et les analyser concrètement et ne pouvaient donc pas vraiment comprendre l'essence générale du monde de façon élaborée et claire.

Hegel, philosophe allemand de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>, s'est opposé à la métaphysique à l'aide du point de vue selon lequel tout est en mouvement et en développement et selon lequel les contradictions internes des choses sont la source de leur propre mouvement et développement. Hegel a décrit l'ensemble du monde de la nature, de l'histoire et de l'esprit comme se trouvant dans un mouvement, un changement, une conversion et un développement incessants, et il a entrepris de mettre à jour les liens internes à ce mouvement et à ce développement. Cependant Hegel a deviné la dialectique des choses à travers la dialectique du concept, et il a complètement renversé le rapport entre la réalité et la pensée. Selon lui, les idées ne sont pas le reflet des choses et des processus de la réalité ; au contraire, les choses et leur développement sont l'extériorisation et l'incarnation de « l'Idée absolue » qui existait avant l'apparition du monde (voir *Idée absolue*). Le système philosophique de Hegel comprend donc une contradiction interne incurable. La dialectique de Hegel s'est développée sur la base de l'idéalisme, et son système idéaliste a étouffé l'esprit révolutionnaire de la dialectique. Le président Mao a dit : « *Le célèbre philosophe allemand Hegel, qui a vécu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, a apporté une très importante contribution à la dialectique ; toutefois, sa dialectique était idéaliste<sup>12</sup>.* »

La dialectique marxiste, c'est-à-dire la dialectique matérialiste, est la seule théorie dialectique scientifique ; les grands éducateurs révolutionnaires du prolétariat Marx et Engels l'ont créée en faisant le bilan de l'expérience historique du mouvement ouvrier et de la lutte des classes, en généralisant les nouveaux acquis scientifiques, en reprenant de façon critique les grands héritages culturels et scientifiques de l'humanité, et en particulier en assimilant de façon critique le « noyau rationnel » de la dialectique hégélienne. Son apparition est une grande révolution sans précédent dans l'histoire de la connaissance humaine. La dialectique marxiste est la forme supérieure du développement de la dialectique ; c'est la science des lois les plus universelles du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée. La dialectique marxiste est la conception du monde et la méthodologie du prolétariat et de son parti ; c'est l'arme théorique du prolétariat et du peuple travailleur pour avoir une juste connaissance du monde et pour entreprendre sa transformation révolutionnaire (voir *dialectique marxiste*).

Tous les réactionnaires haïssent à l'extrême la dialectique révolutionnaire ; Lin Piao, renégat et traître à la nation, a combattu la dialectique à l'aide de la métaphysique, il a fait passer le « juste milieu » confucéen pour la dialectique, il a fabriqué une opinion publique contre-révolutionnaire et a tenté de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme.

La dialectique marxiste, la dialectique matérialiste, est « *la science des lois générales du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée<sup>13</sup>* », elle est la conception du monde et la méthodologie du prolétariat et de son parti.

---

<sup>12</sup> MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome 1, p. 352.

<sup>13</sup> ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 170.

## ***Se transformer***

La dialectique matérialiste est la seule théorie dialectique scientifique ; les grands éducateurs révolutionnaires du prolétariat Marx et Engels l'ont créée en faisant le bilan de l'expérience historique du mouvement ouvrier et de la lutte des classes, en généralisant les nouveaux acquis scientifiques, en reprenant de façon critique les grands héritages culturels et scientifiques de l'humanité, et en particulier en assimilant de façon critique le « noyau rationnel » de la dialectique hégélienne. L'apparition de la dialectique matérialiste est une grande révolution sans précédent dans l'histoire de la connaissance humaine. Elle est la forme supérieure du développement de la dialectique.

La dialectique matérialiste est une partie constitutive importante de la philosophie marxiste. Elle est apparue et elle s'est développée dans la lutte contre l'idéalisme et la métaphysique. Il y a entre elle et la dialectique idéaliste une différence de nature ; elle considère, en se fondant sur le mouvement dialectique objectif de la nature et de la société, que le mouvement dialectique de la conscience et de la pensée humaines est le reflet du mouvement dialectique objectif de la nature et de la société. En même temps, la dialectique matérialiste s'oppose à la métaphysique ; elle ne considère pas les choses et les phénomènes comme isolés les uns des autres et inertes, comme des choses ne comportant que des changements quantitatifs et non qualitatifs et ne comprenant pas du tout de contradictions internes. Tout au contraire, « *la conception matérialiste-dialectique [du monde] veut que l'on parte, dans l'étude du développement d'une chose ou d'un phénomène, de son contenu interne, de ses relations avec d'autres choses ou d'autres phénomènes, c'est-à-dire que l'on considère le développement des choses ou des phénomènes comme leur mouvement propre, nécessaire, interne, chaque chose, chaque phénomène étant d'ailleurs, dans son mouvement, en liaison et en interaction avec les autres choses, les autres phénomènes qui l'environnent*<sup>14</sup> ». La théorie de l'unité et de la lutte des contraires est l'essence et le noyau de la dialectique matérialiste ; la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de la dialectique matérialiste ; qualité et quantité, affirmation et négation, essence et phénomène, contenu et forme, liberté et nécessité, possibilité et réalité, etc., sont des unités de contraires (voir *loi de l'unité des contraires*.)

## **DIALECTIQUE MARXISTE...**

La dialectique marxiste est l'arme théorique et idéologique du prolétariat. Sa théorie relative aux liens réciproques des choses et à leur développement régi par des lois exige que nous observions tous les phénomènes de façon objective et que, en fonction de la situation réelle des choses objectives elles-mêmes, nous considérons les problèmes sous tous leurs aspects, dans leur développement et leur essence ; elle exige que nous analysions concrètement les contradictions concrètes en fonction du moment, du lieu et des conditions, et que nous avancions alors les justes méthodes pour les résoudre. Cela est d'une grande importance pour guider le prolétariat dans sa grande lutte pour connaître et transformer le monde.

L'essence de la dialectique marxiste est révolutionnaire et critique. Marx a indiqué : « *Sous son aspect rationnel, elle est un scandale et une abomination pour les classes dirigeantes et leurs idéologues doctrinaires, parce que dans la conception positive des*

---

<sup>14</sup> MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 349.

## ***Se transformer***

*choses existantes, elle inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, leur destruction nécessaire ; parce que saisissant le mouvement même, dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui imposer ; parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire<sup>15</sup> ».* La dialectique matérialiste est étroitement unie, dans la théorie et dans la pratique, à la lutte révolutionnaire du prolétariat pour anéantir toutes les classes et pour libérer toute l'humanité ; elle est devenue l'arme théorique du prolétariat et de son parti guidant les millions d'hommes du peuple travailleur dans la lutte révolutionnaire, et la méthode scientifique pour transformer le monde.

L'essence révolutionnaire et critique de la dialectique marxiste a nécessairement entraîné la résistance frénétique de la bourgeoisie et de ses représentants. En s'opposant à la philosophie marxiste, les philosophes bourgeois de tout poil se sont évertués à déformer, rabaisser et attaquer la dialectique matérialiste. Sous prétexte de s'opposer au dogmatisme, les anciens et nouveaux révisionnistes ont ôté à la dialectique matérialiste son âme révolutionnaire. Mais tout cela est peine perdue. La pratique et le développement scientifique ont sans cesse démontré que la dialectique matérialiste est « *la théorie de l'évolution, dans son aspect le plus complet, le plus profond et le plus exempt d'étroitesse<sup>16</sup> ».*

## **METAPHYSIQUE**

La métaphysique est la conception du monde et la méthodologie opposées à la dialectique. La métaphysique a pour particularités de considérer le monde d'un point de vue isolé, unilatéral, inerte, et toutes les choses dans le monde comme isolées à jamais les unes des autres et à jamais immuables ; s'il y a changement, ce n'est qu'une augmentation ou une diminution quantitatives, ou une modification de place ; quant aux causes de cette augmentation ou de cette diminution, et de cette modification, elles ne résident pas à l'intérieur mais à l'extérieur des choses, c'est-à-dire dans l'impulsion d'une force extérieure. « *Devant les objets singuliers, elle oublie leur enchaînement ; devant leur être, leur devenir et leur périr ; devant leur repos, leur mouvement ; les arbres l'empêchent de voir la forêt<sup>17</sup>.* »

Durant une longue période historique, la métaphysique a été liée à l'idéalisme. Cependant, le matérialisme mécaniste du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles en Europe est de nature métaphysique (voir *matérialisme mécaniste*).

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, la métaphysique est apparue sous la forme de l'évolutionnisme vulgaire : on ne reconnaît que le changement quantitatif et on nie le changement qualitatif ; on ne reconnaît que l'évolution, la réforme, et on nie la révolution (voir *évolutionnisme vulgaire*). Il y a eu en Chine, sous les Han de l'Ouest<sup>18</sup>, le penseur réactionnaire de la classe féodale dominante Dong Zhongshu : « *la pensée métaphysique*

---

<sup>15</sup> MARX (K.), *Le Capital, op. cit.*, Livre I, tome 1, postface de la deuxième édition allemande, p. 29.

<sup>16</sup> LÉNINE, *Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme, Œuvres*, Paris-Moscou, tome 19, p. 14.

<sup>17</sup> ENGELS (F.), *Anti-Dühring, op. cit.*, p. 51.

<sup>18</sup> *Han de l'Ouest*. Dynastie chinoise, 206-23 avant l'ère. (N.d.T.).

## ***Se transformer***

*qui s'exprimait dans les mots "Le ciel est immuable, immuable est le Tao" a été défendue longtemps par la classe féodale décadente au pouvoir<sup>19</sup>. »*

De nos jours, la métaphysique est utilisée par la bourgeoisie et les révisionnistes, nouveaux ou anciens, pour proclamer la conciliation des classes et la théorie de l'extinction de la lutte de classes contre la dialectique matérialiste, contre la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat.

Avant l'apparition de la philosophie marxiste, le terme de métaphysique était aussi pris dans une ancienne acception. Bien qu'il y ait eu des différences dans l'utilisation de ce terme par les philosophes passés, la métaphysique désignait en gros le savoir portant sur la matière, l'esprit, l'âme, dieu, le temps, l'espace, etc. Ces problèmes étant des problèmes importants en philosophie, la métaphysique a été aussi appelée « philosophie première ». Depuis qu'en Europe, au XVII<sup>e</sup> et en particulier au XVIII<sup>e</sup> siècle, les sciences de la nature se sont progressivement développées, après l'essor du matérialisme mécaniste, la métaphysique fut considérée comme une pensée occulte anti-scientifique et coupée de la réalité ; les hommes ont commencé d'adopter une attitude ironique à son égard, et « métaphysique » est alors devenu un terme péjoratif. Ensuite, les kantien et les positivistes ont nié la métaphysique en partant d'un angle différent. Hegel en particulier a développé toute une dialectique idéaliste contre le mode de pensée métaphysique. Mais c'est après l'apparition de la dialectique matérialiste marxiste que l'essence de la métaphysique a été révélée.

L'origine du terme « métaphysique » : dans la compilation des œuvres du philosophe de la Grèce antique Aristote (384-322 av. J-C) qu'il entreprit au I<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Andronicos plaça après la « Physique » les chapitres qui traitaient particulièrement de la nature et de l'essence des choses, ainsi que de leur apparition et de leur développement, d'où le nom d'« après la physique ».

Au Moyen Âge, on en fit un seul mot : « métaphysique ». Comme terme philosophique courant, « métaphysique » apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle et désigne les connaissances issues des investigations sur dieu, l'âme et les anges vus sous l'angle de la raison. De Descartes à l'époque moderne, le terme de « métaphysique » a été utilisé pour désigner spécialement l'étude des principes des choses abstraites et immatérielles ; son pendant, la « physique », étudie les choses concrètes, matérielles et perceptibles. En Chine, en fonction de ce sens et d'après une phrase du Yi Jing<sup>20</sup> dans l'Antiquité ; « Au dessus des corps visibles, les principes abstraits ; ce qui a un corps visible, c'est ce qu'on appelle les objets concrets », « métaphysique » a été traduit par « étude de ce qui est au-dessus des corps visibles ». Certains également, d'après un courant philosophique de l'époque des Wei et des Jin<sup>21</sup>, l'ont traduit par « École des Mystères ».

---

<sup>19</sup> MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 349.

<sup>20</sup> *Yi Jing* (Yi King). Livre des mutations composé vers le XII<sup>e</sup> siècle avant l'ère ; classique de la philosophie chinoise antique qui présente la théorie des diagrammes. (N.d.T.).

<sup>21</sup> *Époque des Wei et des Jin*. V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les Wei et les Jin furent des dynasties. (N.d.T.).

# SOCIÉTÉ PARENTALE

---

**Église Réaliste** (F. Malot) :

- Mode de production de la Commune Primitive (synthèse de Marx-Engels-Staline).
  - Les Hébreux ; Sagesse Traditionnelle ; Égypte et Grèce, etc.
- 

<b>L. Ginzberg</b> : Légendes Juives.	1873-1953.
<b>J. Frazer</b> : Le Rameau d'Or.	1854-1941.
<b>Bachofen</b> : Le Droit Maternel.	1815-1877.
<b>Morgan</b> : La Société Archaïque.	1818-1881.
<b>Tempels</b> : Philosophie Bantoue.	1906-1977.
<b>Lévy-Bruhl</b> : Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures.	1857-1939.
<b>Salhins</b> : Âge d'or, âge d'abondance.	1930- .
<b>Elkin</b> : Les Aborigènes australiens.	1891-1979.
<b>Popol-Vuh</b> . Rafaël Girard – 1954, Payot. Guatemala.	
<b>K. Wittfogel</b> : Le Despotisme Oriental.	1896-1988.
<b>R. Berthelot</b> : La pensée de l'Asie et l'Astrobiologie.	1903-1999.
<b>H. Frankfort</b> : La Royauté et les dieux.	
<b>Savitri Devi</b> : Fils du Soleil.	1905-1982.
<b>E. Davis</b> : Le sexe Premier.	1910-1974.
<b>O. Weininger</b> : Sexe et Caractère.	1880-1903.
<b>Dictionnaire des Symboles</b> (Bouquins).	

---

*Se transformer*



**Janus**

طالب פֿרד'י  
29.11.2010

❖ ÉZÉCHIEL בן־אדם עמד על-רגליך ואדבר אתך: **2**

« **FILS D'HOMME, LÈVE-TOI, QUE JE TE PARLE !** »

החוקאלי

		PRÉHISTOIRE		HISTOIRE
		Société Parentale	Société Policée	Société Convenable
PENSÉE	Même	<u>Préjugé</u> SUBSTANCE → accident		<u>Lucidité</u> RAPPORT substantiel
	Inverse	MATIÈRE → esprit	ESPRIT → matière	MATIÈRE ↔ ESPRIT
		• Matérialisme (mythe) • Symbolisme (1)	• Spiritualisme (dogme) • Logique (2)	• Réalisme • Dialectique Totale
ACTION	Même	<u>Préceptes</u> AUTRE MONDE → ce-monde		<u>Découvertes</u> Réalités Même/Autre
	Inverse	ÉGALITÉ → liberté	LIBERTÉ → égalité	ÉGALITÉ ↔ LIBERTÉ
		• Coutume → fidélité • Communisme (hégém.)	• Droit → devoir • Capitalisme (hiérarchie)	• Émulation/Solidarité • Capacités/Besoins
CONSTITUTION	Même	<u>Privilèges</u> ACTIFS → passifs		<u>Responsabilité</u> ASSOCIÉS LIBRES
	Inverse	VOUÉS (3) au Système de Choses	MENEURS de la Société de Personnes	ADAPTÉS au Monde
		TRADITION • Gentilités Matriarcales • Rêve Communiste	CIVILISATION • Bourgeoisies Maritales • Idéal Anarchiste	HOMO COMMUNITAS (4) • Famille Planétaire • Comm-Anar (5)

(1) Cerveau Collectif. (2) Formalisme. (3) cf. Frazer. (4) Homme Sociable. (5) Union/Communion.

*Se transformer*

# « Le FARDEAU... de la Royauté »

JAMES GEORGE FRAZER – 1854-1941

---

# Le Rameau d'Or

De 1890 à 1915 ; plus « Aftermath » de 1936. (REGAIN).

---

## CHAPITRE PREMIER

### Le fardeau de la royauté<sup>22</sup>

#### *Tabous des rois et des prêtres*

À une certaine étape de l'histoire de la société primitive, on croit souvent que le roi ou le prêtre est possesseur de pouvoirs surnaturels, ou qu'il est une incarnation de la divinité ; on suppose, en conséquence, que le cours de la nature dépend plus ou moins de lui, et on le

---

<sup>22</sup> Plusieurs passages de cet ouvrage avaient déjà été rendus en français dans la traduction du « Rameau d'Or » parue en un volume à la librairie Geuthner en 1924. Le traducteur du présent volume tient à exprimer sa reconnaissance envers Lady Frazer, qui a bien voulu lui permettre de reproduire la belle traduction qu'elle avait donnée de ces passages dans l'édition abrégée du « Rameau d'Or ».

## *Se transformer*

tient responsable du mauvais temps, des mauvaises récoltes et d'autres calamités de ce genre<sup>23</sup>. On paraît, jusqu'à un certain point, partir de cette idée que le pouvoir du roi sur la nature, comme celui qu'il possède sur ses sujets et ses esclaves, s'exerce par des actes absolus de volonté ; si donc la sécheresse, la famine, la peste ou des orages surviennent, on attribue le fléau à la négligence ou à la culpabilité des rois, et on les punit en conséquence du fouet et de la prison, ou de la déposition et de la mort, si le monarque reste inflexible<sup>24</sup>. Quelquefois, cependant, on suppose que le cours de la nature ne dépend que partiellement de la volonté royale ; sa personne est considérée, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme le centre dynamique de l'univers, d'où rayonnent vers les points cardinaux les lignes de force ; de sorte que le moindre geste du roi peut affecter instantanément, et déranger sérieusement, quelque élément. Le monarque est le point d'application auquel se fixe le levier du monde, et la plus petite irrégularité de sa part peut renverser le délicat équilibre. On a donc à prendre le plus grand soin de lui, et lui-même doit faire grande attention ; sa vie tout entière, jusque dans ses plus minutieux détails, doit être réglée de telle façon qu'aucun de ses actes, conscient ou inconscient, ne dérange ou ne démolisse l'ordre établi de la nature. Le Mikado ou Dairi, l'empereur spirituel du Japon, est, ou plutôt était, un exemple typique de cette classe de monarques. On le considère comme l'incarnation de la déesse du soleil, la divinité qui règne sur l'univers, y compris les dieux et les hommes ; une fois par an, tous les dieux viennent lui rendre hommage et passer un mois à sa cour. Pendant ce mois, dont le nom signifie « sans dieux », personne ne fréquente les temples, que l'on croit abandonnés par leurs divinités<sup>25</sup>. Le Mikado reçoit de son peuple, et prend dans ses décrets et ses proclamations officielles, le titre de « divinité manifeste ou incarnée » (*Akitsu Kami*) et il prétend exercer une autorité générale sur les dieux du Japon<sup>26</sup>. C'est ainsi que, dans un décret officiel de l'année 646, on décrit l'empereur comme « le Dieu incarné qui gouverne l'univers. »<sup>27</sup>

---

<sup>23</sup> Voir Frazer, *The Magic Art and the Evolution of Kings*, vol. i, pp. 332 sq., 373 sq.

<sup>24</sup> Frazer, *Ibid.*, vol. i, pp. 352 sq.

<sup>25</sup> *Manners and Customs of the Japanese in the Nineteenth Century ; from recent Dutch Visitors to Japan, and the German of Dr Ph. Fr. von Siebold* (Londres, 1844), pp. 141 sqq.

<sup>26</sup> W. G. Aston, *Shinto (The Way of the Gods)* (Londres, 1905), p. 41 ; Michel Revon, *Le Shintoïsme*, I (Paris, 1907), pp. 189 sqq. Le mot japonais signifiant dieu ou divinité est *Kami*. Le savant japonais Motoôri, l'une des grandes autorités sur la religion japonaise, l'explique ainsi : « Le terme *Kami* s'applique en premier lieu aux diverses divinités de la Terre et du Ciel qui sont mentionnées dans les écrits anciens, ainsi qu'à leurs esprits (*mi-tama*), qui habitent dans les sanctuaires où on les adore. On appelle en outre *Kami*, non seulement les êtres humains, mais les oiseaux, les animaux, les plantes et les arbres, les mers et les montagnes et toutes les autres choses qui sont vénérées et redoutées en raison de la puissance extraordinaire qu'elles possèdent. Ce n'est pas seulement la noblesse ou la bonté qui compte. On appelle aussi *Kami* les êtres malveillants et terribles, pourvu qu'ils soient un objet de frayeur générale. Il est à peine nécessaire de citer tout d'abord les Mikados successifs – que leur nom soit prononcé avec vénération !... En outre, il y a eu de nombreux exemples d'êtres humains divins dans l'antiquité comme dans les temps modernes, qui, s'ils ne sont pas acceptés par la nation dans son ensemble, sont traités comme des dieux, chacun dans sa dignité particulière, dans une province, un village, ou une famille ». Hirata, autre autorité sur la religion japonaise, définit le *Kami* comme comprenant toutes les choses ou êtres étranges et merveilleux, qui possèdent un *isao* ou une vertu. Et un dictionnaire récent donne les définitions suivantes : « *Kami*. 1. Quelque chose qui n'a pas de forme, mais est esprit, et possède une puissance surnaturelle et illimitée, dispense les calamités et le bonheur, punit le crime et récompense la vertu. 2. Souverains de tous les temps, hommes sages et vertueux, personnages vaillants et héroïques, aux esprits desquels on adresse des prières après leur mort. 3. Choses divines qui dépassent l'intelligence humaine. 4. Le Dieu Chrétien, le Créateur, le Seigneur Suprême ». Voir W. G. Aston, *Shinto (the Way of the Gods)*, pp. 8-10, ouvrage dont sont tirés les passages cités. M. Aston lui-même considère que « l'apothéose de Mikados vivants était l'octroi d'un titre plutôt qu'une réalité » ; il

## *Se transformer*

Voici une description du genre de vie du Mikado, écrite il y a environ deux cents ans<sup>28</sup>. « Aujourd'hui encore, les princes de cette famille, plus particulièrement ceux qui siègent sur le trône, sont regardés comme étant d'une sainteté intrinsèque et comme des papes de naissance. Et, pour conserver dans l'esprit de leurs sujets ces notions si favorables, ils sont obligés de prendre un soin tout particulier de leur personne sacrée et de faire certaines choses qui, examinées selon les usages d'autres nations, seraient jugées ridicules. Le Mikado croit qu'il serait très préjudiciable à sa dignité et à sa sainteté de toucher le sol de ses pieds ; aussi, quand il veut aller quelque part, doit-il être porté sur des épaules humaines. Encore moins souffrirait-on qu'il exposât sa personne sacrée en plein air, et on ne juge pas le soleil digne de briller sur sa tête. Une telle sainteté s'attache à toutes les parties de son corps qu'il n'ose pas se couper les cheveux, la barbe ou les ongles. Cependant, pour qu'il n'ait pas l'air trop sale, on peut les lui enlever la nuit pendant son sommeil ; on dit que ce qu'on prend à son corps pendant ce temps-là lui est dérobé, et un tel larcin ne porte tort ni à sa sainteté, ni à sa dignité. Autrefois, il était obligé de s'asseoir sur le trône chaque matin pendant plusieurs heures, la couronne impériale sur la tête, et d'y rester comme une statue, sans bouger les pieds ou les mains, la tête ou les yeux, ni aucune partie de son corps ; on supposait qu'il conservait par ce moyen la paix et la tranquillité de son empire ; mais si, par malheur, il se tournait d'un côté ou d'un autre, ou s'il fixait les yeux sur quelque partie de ses possessions, il était à craindre que la guerre, la famine, l'incendie, ou diverses grandes calamités ne fussent sur le point de désoler le pays. Mais l'on découvrit par la suite que la couronne impériale était le palladium qui, par sa rigidité<sup>29</sup>, pouvait conserver la paix de l'empire ; depuis lors, on a jugé bon de délivrer l'impériale majesté, consacrée uniquement à l'oisiveté et aux plaisirs, de cette corvée. Aussi place-t-on chaque matin maintenant la couronne sur le trône pendant quelques heures. Les aliments du monarque doivent être chaque fois préparés dans des ustensiles neufs, en argile très ordinaire, pour que l'on puisse, sans dépense considérable, les mettre de côté ou les casser quand ils ont servi une fois. On les casse généralement, de peur qu'ils ne tombent entre les mains d'un profane ; car on croit religieusement que si un profane venait à manger dans cette vaisselle sacrée, il aurait une fluxion et une inflammation de la bouche

---

ajoute : « Je n'ai jamais entendu dire qu'on ait revendiqué pour eux officiellement des pouvoirs soi-disant miraculeux » (*op. cit.* p. 41). Il est certain qu'il est très difficile pour l'esprit occidental de se placer au point de vue de l'oriental et de saisir le point précis (si l'on peut dire qu'il existe) où le divin s'efface dans l'humain, ou, où l'humain s'éclaire et devient le divin. En traduisant, comme nous sommes forcés de le faire, la pensée vague d'une théologie grossière dans le langage relativement précis de l'Europe civilisée, nous devons nous rappeler qu'il y a un po[i]nt où les deux ne se correspondent plus : il faut laisser entre eux, pour ainsi dire, une vague frontière où la divinité pourra chercher un asile et échapper à lumière impitoyable de la philosophie et de la science.

<sup>27</sup> Revon, *op. cit.* i, 190, note 2.

<sup>28</sup> Kaempfer, « History of Japan », dans les « *Voyages and Travels* » de Pinkerton, vii, 716 sq. Mais Aston nous dit qu'on ne peut se fier à ce que rapporte Kaempfer sur le caractère sacré de la personne du Mikado (*Shinto, the Way of Gods*, p. 41, note). Revon cite le récit de Kaempfer avec la remarque que « les naïvetés recèlent plus d'une idée juste » (*Le Shintoïsme*, vol. i, p. 191, note 2). Il nous semble personnellement que la description de Kaempfer est fortement confirmée par son étroite ressemblance de détail avec les usages et les superstitions analogues que l'on trouve à propos des personnages sacrés dans beaucoup d'autres parties du monde et que Kaempfer ne connaissait très vraisemblablement pas. Cette ressemblance apparaîtra dans les pages qui vont suivre.

<sup>29</sup> Dans la réimpression de Pinkerton, ce mot est « mobilité ». Nous avons corrigé après comparaison avec l'original (Kaempfer, *History of Japan*), traduit du manuscrit hollandais original par J. G. Scheuchzer, Londres, 1728, vol. i, p. 150.

## *Se transformer*

et de la gorge. On redoute le même effet des vêtements sacrés du Dairi ; si un profane venait à les porter, sans la permission de l'empereur, ils lui causeraient des douleurs sur tout le corps ». Une autre relation sur le Mikado dit : « On considérait que c'était pour lui une honteuse dégradation que de toucher le sol de ses pieds. On ne permettait même pas au soleil et à la lune de briller sur sa tête. On ne lui coupait jamais ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles. Tout ce qu'il mangeait était préparé dans de la vaisselle neuve<sup>30</sup>. »

On trouve des rois-prêtres ou plutôt des rois-dieux analogues, à un degré moins élevé de civilisation, sur la côte occidentale de l'Afrique. À la pointe du Requin, près du cap Padron, en Basse-Guinée, vit, seul dans un bois, le roi-prêtre Kukulù. Il n'a pas le droit de toucher une femme ou de quitter sa maison ; il ne peut même pas quitter sa chaise, sur laquelle il doit dormir assis ; s'il s'étendait, aucun vent ne se lèverait et la navigation s'arrêterait. Il règle les orages et, d'une façon générale, maintient un état sain et égal dans l'atmosphère<sup>31</sup>. Sur le mont Agu, dans le Togo, vit un fétiche ou esprit appelé Bagba, qui a une grande importance pour tout le pays à l'entour. On lui attribue le pouvoir d'accorder ou de retirer la pluie, et il est le maître des vents, y compris le Harmattan, le vent sec et brûlant qui souffle de l'intérieur. Son prêtre habite dans une maison située sur le pic le plus élevé de la montagne, où il garde les vents enfermés dans une outre énorme. On s'adresse aussi à lui pour obtenir la pluie et il fait de bonnes affaires par son commerce d'amulettes, qui consistent en dents et en griffes de léopards. Pourtant, bien que son pouvoir soit grand et qu'il soit en réalité le véritable chef du pays, la règle du fétiche lui interdit de jamais quitter la montagne, et il doit passer sa vie tout entière sur son sommet. Une fois par an seulement, il peut en descendre pour faire des achats au marché ; mais, même alors, il ne doit mettre le pied dans la hutte d'aucun mortel, et il doit retourner, dans la même journée, à son lieu d'exil. Des chefs subordonnés, nommés par lui, s'occupent du gouvernement des villages<sup>32</sup>. Dans le royaume du Congo, dans l'ouest de l'Afrique, il y avait un pontife suprême appelé Chitomé ou Chitombé, que les nègres regardaient comme un dieu sur la terre et comme tout-puissant dans le ciel. Aussi, avant de goûter aux récoltes nouvelles, lui en offraient-ils les prémices, craignant de nombreuses calamités, s'ils cessaient d'observer cette règle. Lorsqu'il quittait sa résidence pour visiter d'autres lieux de sa juridiction, les personnes mariées devaient observer une stricte continence pendant tout le temps qu'il était hors de chez lui ; le moindre acte d'incontinence, supposait-on, lui serait fatal. Et s'il devait mourir de mort naturelle, on croyait que le monde périrait également et que la terre, que lui seul soutenait par son pouvoir et son mérite, serait immédiatement anéantie<sup>33</sup>. De même, dans le Humbé, royaume de l'Angola, l'incontinence des jeunes gens n'ayant pas encore atteint l'âge de la puberté était un crime capital, car elle entraînait, croyait-on, la mort du roi pour la même année. La peine a été récemment commuée en une amende de dix bœufs infligée à chacun des coupables. Cette commutation de la peine a fait accourir

---

<sup>30</sup> Caron, « Account of Japan », dans les *Voyages and Travels* de Pinkerton, vii, 613. Comparer B. Varenius, *Descriptio regni Japoniae et Siam* (Cambridge, 1873), p. 11, « Nunquam attingebant (quemadmodum et hodie id observat) pedes ipsius terram : radii Solis caput nunquam illustrabatur : in apertum aërem non procedebat », etc. La première édition de ce livre a été publiée par Elzévir à Amsterdam en 1649. La *Geographia Generalis* du même auteur eut l'honneur de paraître dans une édition revue et corrigée par Isaac Newton (Cambridge, University Press, 1672).

<sup>31</sup> A. Bastian, *Die deutsche Expedition an der Loango-Küste* (Iéna, 1874-75), i, 287 sq., cf. p. 353 sq.

<sup>32</sup> H. Klose, *Togo unter deutscher Flagge* (Berlin, 1899), pp. 189, 268.

<sup>33</sup> J. B. Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale* (Paris, 1732), i, 254 sqq.

## *Se transformer*

dans le Humbé des milliers de jeunes gens dissolus, venus des pays voisins où l'ancienne législation est encore en vigueur<sup>34</sup>. Chez les nations à-demi barbares du Nouveau-Monde, on trouva, à l'époque de la conquête espagnole, des hiérarchies et des théocraties analogues à celles du Japon<sup>35</sup> ; en particulier, le grand pontife des Zapotèques, dans le sud du Mexique, paraît avoir ressemblé étroitement au Mikado. Puissant rival du roi lui-même, ce seigneur spirituel gouvernait Yopaa, l'une des principales cités du royaume, avec une autorité absolue. Il est impossible d'exagérer, nous dit-on, la vénération où on le tenait. On le considérait comme un dieu que la terre n'était pas digne de porter ni le soleil d'éclairer. Il profanait sa sainteté en touchant seulement le sol de son pied. Les fonctionnaires qui portaient son palanquin sur leurs épaules étaient les membres des plus grandes familles ; c'est à peine s'il daignait jeter les yeux sur quelque chose autour de lui ; et tous ceux qui le rencontraient tombaient la face contre terre, de peur d'être saisis par la mort, s'ils voyaient ne fût-ce que son ombre. On imposait périodiquement une règle de continence aux prêtres Zapotèques, surtout au grand pontife ; mais « certains jours dans chaque année, jours que l'on célébrait généralement par des danses et des festins, il était d'usage pour le grand-prêtre de s'enivrer. Quand il était dans cet état d'ébriété, où il paraissait n'appartenir ni au ciel ni à la terre, on lui amenait l'une des plus belles vierges consacrées au service des dieux ». Si l'enfant qu'elle lui donnait était un garçon, on l'élevait comme prince du sang, et le fils aîné succédait à son père sur le trône pontifical<sup>36</sup>. On ne spécifie pas quels étaient les pouvoirs surnaturels attribués à ce pontife, mais ils ressemblaient probablement à ceux du Mikado et du Chitomé.

Partout où l'on suppose, comme dans le Japon et l'Afrique occidentale, que l'ordre de la nature, et même l'existence du monde, sont liés à la vie du roi ou du prêtre, il est clair que ses sujets doivent le regarder comme une source de bienfaits infinis et d'infini danger. D'une part, on a à le remercier de la pluie et du soleil qui font croître les fruits de la terre, du vent qui amène les navires sur les rivages, et même de la terre solide qui est sous nos pieds. Mais ce qu'il accorde, il peut le refuser, et si étroite est la dépendance de la nature à l'égard de sa personne, si délicat l'équilibre du système des forces dont il est le centre, que la moindre irrégularité involontaire de sa part peut causer un tremblement qui ébranlera la terre jusqu'à ses fondations. Et, si le plus petit acte inconscient du roi peut déranger la nature, il est aisé d'imaginer la convulsion que pourrait provoquer sa mort. On croyait, nous l'avons vu, que la mort naturelle du Chitomé entraînait la destruction de toutes choses. Il va donc s'ensuivre que, par égard pour leur propre sécurité, passible d'être mise en péril par un acte imprudent de sa part, de peur surtout de sa mort, les sujets exigeront du roi ou du prêtre qu'il se conforme strictement à ces règles, dont l'observation est jugée nécessaire à sa propre conservation, et, en conséquence, à celle de son peuple et du monde.

L'idée que les royaumes primitifs sont des États despotiques où le peuple n'existe que pour le souverain, est entièrement inapplicable aux monarchies que nous étudions. Au contraire, le souverain, ici, n'existe que pour ses sujets ; sa vie n'a de valeur qu'autant qu'il s'acquitte des fonctions que comporte sa position, en ordonnant le cours de la nature pour

---

<sup>34</sup> Ch. Wunenberger, « La Mission et le royaume de Humbé, sur les bords du Cunène », *Missions catholiques* xx (1888), p. 262.

<sup>35</sup> Voir Frazer, *The Magic Art and the Evolution of Kings*, vol. i, pp. 415 sq.

<sup>36</sup> Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, III, 29 sq. ; H. H. Bancroft, *Native Races of the Pacific States*, ii, 142 sq.

## *Se transformer*

le bien de son peuple. Dès qu'il manque à ses devoirs, les soins, le dévouement, les hommages religieux qu'on lui prodiguait auparavant s'évanouissent pour faire place à la haine et au mépris ; on chasse ignominieusement le monarque déchu, et il peut se féliciter s'il en échappe avec la vie. Adoré comme dieu la veille, il est tué comme criminel le lendemain. Mais il n'y a rien là de capricieux ou d'illogique de la part de ses sujets. Leur conduite est, au contraire, très conséquente. Si leur roi est leur dieu, il est, ou devrait être, aussi celui qui les préserve ; et s'il a échoué, il doit céder la place à un autre qui n'échouera pas. Tant qu'il répond à leur attente, ils prennent de leur souverain des soins infinis, et le forcent à prendre de lui-même ces mêmes soins. Un roi de ce genre vit emprisonné dans un protocole, un réseau d'interdictions et d'observances, dont le but n'est pas de contribuer à sa dignité, encore moins à son bien-être, mais de l'empêcher d'agir d'une façon qui, en dérangeant l'harmonie de la nature, pourrait l'entraîner, lui, son peuple, et l'univers, dans une commune catastrophe. Loin d'augmenter ses aises, ces règles, en embarrassant chacun de ses actes, annihilent sa liberté ; et, tout en cherchant à préserver sa vie, lui en font souvent une peine et un fardeau.

On dit des rois du Loango, surnaturellement doués, que plus un roi est puissant, plus il doit observer de tabous ; on règle ses actions, son boire et son manger, son sommeil et sa veille<sup>37</sup>. L'héritier du trône est, dès l'enfance, soumis à ces règles ; mais, à mesure qu'il avance dans la vie, il voit augmenter le nombre des abstinences et des cérémonies qu'il doit observer, « jusqu'à ce que, au moment de monter sur le trône, il soit perdu dans l'océan des rites et des tabous<sup>38</sup> ». Dans le cratère d'un volcan éteint, entouré de tous côtés de pentes verdoyantes, s'étendent les cabanes éparses et les champs d'ignames de Riabba, capitale du roi indigène de Fernando-Po. Cet être mystérieux vit au fin fond du cratère, entouré d'un harem de quarante femmes, le corps bardé d'anciennes monnaies d'argent. Tout sauvage qu'il soit, il exerce dans l'île une bien plus haute influence que le gouverneur espagnol de Sainte-Isabelle. L'esprit de routine des Boobies, insulaires aborigènes, s'incarne, pour ainsi dire, en ce roi ; jamais il n'a jeté les yeux sur un homme blanc ; les Boobies sont convaincus que la seule vue d'un visage pâle causerait sa mort subite. Le monarque n'a pas non plus la faculté de regarder l'océan, ni même de l'apercevoir de loin ; il traîne donc son boulet, amarré dans son existence crépusculaire, végétant dans l'obscurité de sa cahute. On assure qu'il n'a jamais mis le pied sur la plage. Il ne se sert de rien de ce qui vient de chez les Blancs, sauf d'un couteau et d'un mousquet ; aucune étoffe européenne n'a jamais touché son épiderme ; quant au tabac, au rhum, voire au sel, il les méprise<sup>39</sup>.

À la Côte des Esclaves, parmi les peuples de langue Ewé, « le roi est en même temps grand-prêtre. En cette qualité, et surtout autrefois, ses sujets ne devaient pas l'approcher. C'est seulement de nuit qu'il lui était loisible de quitter sa demeure pour prendre un bain ou satisfaire des besoins de ce genre. Personne ne devait converser avec le souverain, sauf son substitut, nommé « Roi visible », et trois Anciens triés sur le volet. Ces derniers devaient s'asseoir sur une peau de bœuf et tourner le dos à Sa Majesté. La vue d'un Européen, d'un cheval ou de la mer, était interdite au Roi-prêtre, aussi s'arrangeait-on pour qu'il ne quittât jamais la capitale, pas même pour quelques instants. Mais, de nos

---

<sup>37</sup> A. Bastian, *op. cit.*, i, 355.

<sup>38</sup> O. Dapper, *Description de l'Afrique* (Amsterdam, 1886), p. 336.

<sup>39</sup> O. Baumann, *Eine afrikanische Tropic-Insel, Fernando Póo und die Bube* (Vienne et Olmütz, 1888), pp. 103 sq.

## *Se transformer*

jours, cette règle s'est relâchée<sup>40°</sup>». Même défense de contempler la mer est faite au roi du Dahomey<sup>41</sup>, ainsi qu'à ses congénères, les rois du Loango<sup>42</sup>, et du Grand Ardra<sup>43</sup> (Guinée). La mer<sup>44</sup> est le fétiche des Eyéos, au nord-ouest du Dahomey ; leurs prêtres leur interdisent à tous, y compris le souverain, de regarder la mer, sous menace de mort<sup>45</sup>. Au Sénégal, le roi de Cayor, s'il était tenu à traverser une rivière ou un bras de mer, en mourrait de sa belle mort avant la fin de l'année<sup>46</sup>. Jusqu'à ces derniers temps, les chefs du Mashonaland évitaient de traverser certaines rivières, en particulier les fleuves Rurikwi et Nyadiri. « Sous aucun prétexte le chef ne consent à franchir le cours d'eau ; quand, par malheur, cette traversée s'impose d'urgence, on lui bande les yeux, et on le porte sur l'autre rive avec des cris et des chants. S'il passait la rivière à pied, il perdrait la vue ou la vie et, certainement, sa qualité de chef<sup>47</sup> ». De même, chez les Mahafalys et les Sakalaves du sud de Madagascar, il est défendu à certains rois de voguer sur la mer ou de traverser certains fleuves<sup>48</sup>. Cette horreur de la mer n'est pas particulière aux rois. On dit que les Bassoutos la partagent instinctivement, bien qu'ils n'aient jamais vu l'eau salée, car ils vivent à des centaines de kilomètres de l'océan Indien<sup>49</sup>. Les prêtres égyptiens détestaient la mer, qu'ils appelaient l'écume de Typhon ; il leur était interdit d'avoir du sel sur leur table, et ils évitaient de parler aux pilotes, parce qu'ils gagnent leur vie sur la mer ; ils refusaient aussi de manger du poisson, et le symbole hiéroglyphique qui signifie haine était un poisson<sup>50</sup>. Lorsque les Espagnols envoyèrent les Indiens des Andes du Pérou travailler dans les chaudes vallées de la côte, ils furent effrayés du vaste océan qu'ils virent s'étendre devant eux en descendant la Cordillère comme d'une cause de maladie ; ils lui adressèrent donc des prières pour ne pas tomber malades. Tous, jusqu'aux petits enfants, s'agenouillèrent<sup>51</sup>. Les habitants de Lampong, à Sumatra, passent aussi pour adorer la mer et lui faire des offrandes de gâteaux et de bonbons lorsqu'ils la voient pour la première fois, pour la détourner de leur faire du mal<sup>52</sup>.

Chez les Sakalaves, on regarde le chef comme un personnage sacré, mais « il est tenu en laisse par une foule de restrictions, qui règlent sa conduite comme celle de l'empereur de Chine. Il ne peut entreprendre quoi que ce soit sans que les sorciers aient déclaré les présages favorables ; il ne doit pas manger d'aliments chauds ; il ne peut pas quitter sa

---

<sup>40</sup> G. Zündel, « Land und Volk der Eweer auf der Sklavenküste in Westafrika », *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, xii (1877), p. 402.

<sup>41</sup> Béraud, « Note sur le Dahomey », *Bulletin de la Société de géographie* (Paris), V<sup>e</sup> série, xii (1886), p. 377.

<sup>42</sup> A. Bastian, *op. cit.*, i, 263.

<sup>43</sup> « Guinea » de Bosman, dans les *Voyages and Travels* de Pinkerton, xvi, 500.

<sup>44</sup> Cf. DOGE. (note de F.M.)

<sup>45</sup> A. Dalzell, *History of Dahomey* (Londres, 1793), p. 15 ; Th. Winterbottom, *An account of the Native Africans in the Neighbourhood of Sierra Leone* (Londres, 1803), pp. 229 sq.

<sup>46</sup> J. B. L. Durand, *Voyage au Sénégal* (Paris, 1802), p. 55.

<sup>47</sup> W. S. Taberer (Chief Native Commissioner for Mashonaland), « Mashonaland Natives », *Journal of the African Society*, n° 15 (avril 1905), p. 320.

<sup>48</sup> A. van Gennep, *Tabou et totémisme à Madagascar* (Paris, 1904), p. 113.

<sup>49</sup> Père Porte, « Les Réminiscences d'un missionnaire du Basutoland », *Missions catholiques*, xxviii (1896), p. 235.

<sup>50</sup> Plutarque, *Isis et Osiris*, 32.

<sup>51</sup> P. J. de Arriaga, *Extirpacion de la idolatria de Piru* (Lima, 1621), pp. 11, 132.

<sup>52</sup> W. Marsden, *History of Sumatra* (Londres, 1811), p. 301.

## *Se transformer*

cabane pendant certains jours, et ainsi de suite<sup>53</sup> ». Chez certaines tribus des montagnes de l'Assam, le chef et sa femme ont tous deux à observer des tabous en ce qui concerne les aliments ; par exemple, ils ne doivent pas manger de buffle, de porc, de chien, de volailles et de tomates. Le chef doit être chaste ; il ne doit être le mari que d'une seule femme, et doit se séparer d'elle la veille de l'observance générale ou publique d'un tabou. Dans un groupe de tribus, il est interdit au chef de manger dans un village étranger, et il ne doit jamais prononcer un mot d'injure, sous quelque provocation que ce soit. Les gens s'imaginent apparemment que la violation par un chef de l'un quelconque de ces tabous amènerait le malheur de tout le village<sup>54</sup>.

Les anciens rois d'Irlande, aussi bien que les rois des quatre provinces de Leinster, Munster, Connaught et Ulster, étaient soumis à certains tabous ou certaines interdictions fort étranges, et la prospérité du peuple et du pays, aussi bien que leur propre postérité, était supposée dépendre de l'observation exacte de ces règles. C'est ainsi que le soleil ne devait pas se lever sur le roi d'Irlande quand il était dans son lit à Tara, ancienne capitale d'Erin ; il lui était interdit de descendre le mercredi à Magh Breagh, de traverser Magh Cuillin après le coucher du soleil, d'exciter ses chevaux à Fan-Chomair, de se promener en bateau le lundi après Bealltaine (le premier mai) et de laisser les traces de son armée sur Ath Maighne le mardi après la Toussaint. Le roi de Leinster ne devait pas tourner Tuath Laighean par sa gauche le mercredi, ni dormir entre le Dothair (Dodder) et le Duibhlinn<sup>55</sup> la tête inclinée d'un côté, ni camper pendant neuf jours sur les plaines de Cualann, ni voyager le lundi sur la route de Duibhlinn, ni monter un cheval sale aux paturons noirs pour traverser Magh Maistean. Il était défendu au roi de Munster de prendre part à la fête de Loch Lein d'un lundi à l'autre ; de festoyer la nuit au commencement de la moisson devant Geim à Leitreacha ; de camper pendant neuf jours sur le Siuir ; et de tenir une réunion à la frontière de Gabhran. Le roi de Connaught ne pouvait conclure de traité au sujet de son ancien palais de Cruachan<sup>56</sup> après avoir fait la paix le jour de la Toussaint, ni se rendre dans un vêtement tacheté ou sur un coursier gris tacheté à la bruyère de Dal Chais, ni aller à une assemblée de femmes à Seaghais, ni s'asseoir en automne sur les tertres funéraires de la femme de Maine, ni lutter à la course avec celui qui montait un cheval gris et borgne à Ath Gallta entre deux poteaux. Le roi de l'Ulster ne devait ni aller à la foire aux chevaux de Rathline chez les jeunes gens de Dal Araidhe, ni écouter le bruissement d'ailes d'oiseaux de Linn Saileach après le coucher du soleil, ni célébrer la fête du taureau de Daire-Mic-Daire, ni aller à Magh Cobha en mars, ni boire de l'eau de Bo Neimhidh entre deux ténèbres. Si les rois d'Irlande observaient strictement ces coutumes et bien d'autres encore, transmises par un usage immémorial, ils ne rencontreraient jamais, croyait-on, la malchance ou le malheur, et vivraient quatre-vingt-dix ans sans subir les atteintes de la vieillesse ; aucune épidémie n'éclaterait pendant leur règne ; les saisons seraient favorables et la terre produirait des récoltes en abondance ; tandis que s'ils ne

---

<sup>53</sup> A. van Gennep, *op. cit.*, i, p. 113, qui cite De Thuy, *Étude historique, géographique et ethnographique sur la province de Tuléar*, Notes, Rec., Expl. 1899, p. 104.

<sup>54</sup> T. C. Hodson, « The *genna* amongst the Tribes of Assam », *Journal of the Anthropological Institute*, xxxvi (1906), p. 98. Le mot *genna* signifie chez eux tabou.

<sup>55</sup> Le Duibhlin est la partie du Liffey sur laquelle s'élève aujourd'hui Dublin.

<sup>56</sup> L'emplacement, que marquent les restes de quelques forts de terre, est connu maintenant sous le nom de Rathcroghan, près de Belanagare, dans le comté de Roscommon.

## *Se transformer*

tenaient point compte des anciens usages, la peste, la famine et le mauvais temps visiteraient le pays<sup>57</sup>.

On adorait les rois d'Égypte comme des dieux<sup>58</sup>, et des règles très précises et invariables fixaient la routine de leur vie journalière. « La vie des rois d'Égypte », dit Diodore, « ne ressemblait pas à celle des autres monarques, qui sont irresponsables et peuvent faire exactement ce qu'ils veulent ; au contraire, tout pour eux est fixé par la loi, non seulement leurs devoirs officiels, mais aussi les détails de leur vie quotidienne... Les heures du jour et de la nuit étaient réglées pour le roi ; il devait faire, non ce qui lui plaisait, mais ce qui lui était prescrit... Car on ne se contente point de déterminer le moment exact où il doit traiter ses affaires publiques, ou siéger comme juge ; on arrête jusqu'aux heures de sa promenade, de son bain, et de son coucher auprès de sa femme ; bref, on forme un programme de tous les actes de sa vie. Il est astreint à un régime alimentaire simple ; la seule viande qui lui soit permise est celle du veau ou de l'oie ; le vin ne lui est fourni qu'en quantité réglementaire<sup>59</sup> ». Il y a cependant lieu de croire que ces règles s'appliquaient, non pas aux anciens Pharaons, mais aux rois-prêtres qui régnaient à Thèbes et en Éthiopie à la fin de la vingtième dynastie<sup>60</sup>. Chez les Karen-nis de la Haute-Birmanie, un chef arrive à ce poste non en vertu d'un droit héréditaire, mais grâce à son habitude de s'abstenir de riz et de liqueur. Il faut aussi que la mère d'un candidat aux fonctions de chef se soit privée de riz et de liqueur et ne se soit nourrie que d'ignames et de pommes de terre pendant tout le temps de sa grossesse. Elle ne doit pas non plus, tant qu'elle est enceinte, manger de viande, ni boire de l'eau provenant d'un puits public. Et si son fils veut être qualifié pour les fonctions de chef, il doit continuer à observer ces pratiques<sup>61</sup>.

Nous trouvons un exemple frappant des tabous imposés aux prêtres dans les prescriptions qui réglaient à Rome la vie du Flamine Dialis ; ce pontife a été interprété comme étant l'image vivante de Jupiter, ou une incarnation humaine de l'esprit céleste<sup>62</sup>. Voici quelques exemples de ces prescriptions : Le Flamine Dialis ne doit pas monter, ni même toucher un cheval, ni voir des troupes sous les armes<sup>63</sup> ; comme bague, il ne portera qu'un anneau brisé ; il ne doit y avoir aucun nœud dans ses vêtements ; sauf celles du feu sacré, on n'ira point prendre de braises chez lui ; il ne touchera ni à la farine de froment ni

---

<sup>57</sup> *De Book of Rights*, édité avec traduction et notes par John O'Donovan (Dublin, 1847), pp. 3-8. Cet ouvrage, qui comprend une liste des interdictions (*urgharta* ou *geasa*) et des prérogatives (*buadha*) des rois irlandais, est conservé dans un certain nombre de manuscrits, dont les deux plus anciens datent respectivement de 1390 et de 1418 environ. La liste est répétée deux fois, en vers et en prose. Nous devons remercier notre ami le professeur Sir J. Rhys qui a bien voulu attirer notre attention sur ces intéressants restes d'un passé irlandais depuis longtemps défunt. Sur ces tabous, voir P. W. Joyce, *Social History of Ancient Ireland*, i, 310 sqq.

<sup>58</sup> Voir Frazer, *The Magic Art and the Evolution of Kings*, vol. i, pp. 418 sqq.

<sup>59</sup> Diodore de Sicile, i, 70.

<sup>60</sup> G. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, ii, 759, note 3 ; A. Moret. *Du caractère religieux de la royauté Pharaonique* (Paris, 1902), pp. 314-318.

<sup>61</sup> (Sir) J. G. Scott, *Gazetteer of Upper Burma and the Shan States*, II<sup>e</sup> partie, vol. i (Rangoon, 1901), p. 308.

<sup>62</sup> Voir Frazer, *The Magic Art and the Evolution of Kings*, vol. ii, pp. 191 sq.

<sup>63</sup> Chez les Gallas, le roi, qui joue aussi le rôle de prêtre et célèbre les sacrifices, est le seul homme à qui il ne soit pas permis de se battre avec des armes ; il ne peut même pas parer un coup. Voir Ph. Paulitschke, *Ethnographie Nordost Afrikas : die geistige Cultur der Danâkil, Galla und Somâl*, p. 136.

## *Se transformer*

au pain fermenté ; il lui est interdit de prononcer même les mots bouc, chien<sup>64</sup>, viande crue, haricots<sup>65</sup>, lierre ; passer au-dessous d'une vigne est chose prohibée ; on enduit de boue les pieds du lit où repose le Flamine ; seul un homme libre peut lui couper les cheveux, et cela à condition d'opérer avec un couteau de bronze ; ses rognures capillaires<sup>66</sup> et cornées sont enterrées sous un arbre porte-bonheur. Le prêtre a défense d'effleurer un cadavre, ainsi que d'entrer dans un lieu où on en fait l'incinération<sup>67</sup>. Pendant les jours fériés, le Flamine ne doit voir faire aucun travail ; rester en plein air tête nue est chose illicite ; si un captif est amené chez lui, il faut le délier et faire passer les cordes dans la rue à travers un trou du toit. Sa femme, la Flaminique, observera des règles à peu près analogues ; défense lui est faite de gravir plus de trois marches de certains escaliers, dits escaliers grecs ; lors d'une certaine fête, elle ne doit pas se peigner ; le cuir de sa chaussure ne doit pas provenir d'une bête ayant péri de mort naturelle, mais d'un animal abattu ou sacrifié. Si la Flaminique entend le tonnerre, elle reste taboue jusqu'à ce qu'elle offre un sacrifice expiatoire<sup>68</sup>.

Chez les Grébos de la Sierra-Leone existe un pontife du nom de Bodia que l'on a comparé, sans beaucoup de raison, avec le grand-prêtre des Juifs. Il est institué en obéissance à l'ordre d'un oracle ; on lui met un anneau autour de la cheville comme insigne de ses fonctions et on arrose les jambages des portes de sa maison avec le sang d'un bouc sacrifié le jour de son installation, cérémonie solennelle au cours de laquelle il est oint. Il a la charge des talismans publics et des idoles, qu'il nourrit, à chaque nouvelle lune, avec du riz et de l'huile ; et il offre, au nom de la ville, des sacrifices aux morts et aux démons. Son pouvoir, très considérable en théorie, est en pratique fort limité ; car il n'ose pas défier l'opinion publique et on le tient responsable de toute calamité qui atteint le pays, et qu'il paye quelquefois de sa vie. On attend de lui qu'il fasse produire abondamment à la terre, qu'il donne la santé aux habitants, chasse la guerre et préserve contre toute sorcellerie. Sa vie est entravée par l'observation de certaines règles ou tabous. Par exemple, il ne peut dormir ailleurs que dans sa résidence officielle, qu'on appelle la « maison ointe », à cause de la cérémonie observée lors de son avènement. Il ne peut pas boire de l'eau sur la grande route, ni manger tant qu'un cadavre se trouve dans la ville, ni pleurer les morts. S'il meurt

---

<sup>64</sup> Chez les Kafirs de l'Hindou Kouch, ceux qui se préparent à être chefs sont considérés comme rituellement purs et portent un uniforme à demi sacré qu'on ne doit pas souiller en le mettant en contact avec des chiens. « Les Kaneash [personnes en état de pureté] éprouvaient une peur nerveuse de mes chiens, qu'il fallait attacher chaque fois que l'un de ces augustes personnages approchait. On devait habiller ces personnages avec le plus grand soin, en un endroit que les chiens ne pussent pas souiller. Utah et un autre avaient en haut de leur maison des salles commodes, hautes et isolées, où ils s'habillaient, mais un autre des quatre Kaneash avait dû élever un enclos bizarre fait avec des pieux au-devant de sa maison » (Sir George Scott Robertson), *The Kafirs of the Hindu Kush* (Londres, 1898), p. 466.

<sup>65</sup> Les prêtres égyptiens s'abstenaient de même de haricots et refusaient même de les regarder. Voir Hérodote, ii, 37 et la note de A. Wiedemann, Plutarque, *Isis et Osiris*, 5.

<sup>66</sup> Cheveux (note de F.M.).

<sup>67</sup> De même, chez les Kafirs de l'Hindou Kouch, le grand prêtre « ne doit pas traverser certains sentiers qui passent près des réceptacles destinés aux morts, ni visiter les cimetières. Il ne doit pas entrer dans la pièce où un décès s'est produit avant qu'on ait élevé une effigie pour le défunt. Les esclaves peuvent passer devant son seuil, mais ils ne doivent pas s'approcher du foyer. » (Sir Georges Scott Robertson, *op. cit.*, p. 416).

<sup>68</sup> Aulu, Gelle, x, 15 ; Plutarque, *Quaest. Rom.*, 109-112, Pline, *Hist. Nat.* xxviii, 146. Servius sur Virgile, *En.* i, 479, 448 ; iv, 518 ; Macrobe, *Saturn.*, i, 16, 8 sq. ; Festus, p. 161 A., éd. C. O. Müller. Pour plus de détails, voir J. Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, iii 2, 326 sqq.

## *Se transformer*

pendant la durée de ses fonctions, il faut l'enterrer au fort de la nuit ; peu de personnes doivent être informées de ses funérailles, et nul ne doit prendre le deuil quand son décès est rendu public. S'il était mort victime de l'ordalie par le poison, en buvant une décoction de bois de sassy, il faudrait l'enterrer sous un ruisseau d'eau courante<sup>69</sup>.

Chez les Todas de l'Inde méridionale, le laitier sacré (*palol*), qui joue le rôle de prêtre de la laiterie sacrée, est soumis à une variété de restrictions pénibles et fatigantes pendant tout le temps qu'il occupe ses fonctions, ce qui peut durer plusieurs années. Par exemple, il doit demeurer dans la laiterie sacrée, sans jamais rendre visite à sa maison ni à aucun village ordinaire. Il doit être célibataire ; s'il est marié, il doit quitter sa femme. Une personne du commun ne doit, sous aucun prétexte, toucher la laiterie sacrée ou le laitier sacré : cela souillerait sa sainteté, à tel point qu'il devrait abandonner sa charge. Il n'y a que deux jours par semaine, le lundi et le jeudi, où un simple profane puisse approcher le laitier ; les autres jours, s'il a affaire avec lui, il doit se tenir à l'écart (certains disent à quatre cents mètres) et lui crier sa communication à cette distance. De plus, le laitier sacré ne se coupe jamais les cheveux ou les ongles tant qu'il est en charge ; il ne traverse jamais une rivière sur un pont ; il la passe à gué, et seulement à certains gués ; si un décès survient dans son clan, il ne peut assister aux funérailles qu'à condition d'abandonner ses fonctions, et de déchoir du rang sublime de laitier à celui de simple mortel. Il semble même que, primitivement, il avait à renoncer aux sceaux, ou plutôt aux seaux de sa fonction, dès qu'un membre de son clan venait à mourir. Mais ces lourdes conditions ne sont imposées dans leur intégrité qu'aux laitiers de la plus haute classe<sup>70</sup>. Il y a laitiers et laitiers chez les Todas, et certains sont soumis à des obligations bien moins rigoureuses, parce qu'ils occupent dans la vie un rang plus humble<sup>71</sup>. Malgré les honneurs dont ils jouissent, ces laitiers n'ont pas un sort particulièrement heureux. En un endroit appelé Kanodrs, il y a, par exemple, un temple de forme conique ; le laitier qui en a la charge doit rester célibataire pendant tout le temps qu'il remplit ses fonctions ; il doit dormir dans la maison des veaux, très léger édifice, avec une porte ouverte et une cheminée qui donne fort peu de chaleur ; il ne doit porter que de très minces vêtements ; pour prendre ses repas, il doit être assis sur le mur extérieur qui entoure la laiterie ; quand il mange, il ne doit pas porter sa main à ses lèvres, mais jeter la nourriture dans sa bouche, et quand il boit, au lieu de porter à ses lèvres la feuille qui lui sert de tasse, il doit rejeter la tête en arrière et verser ainsi de très haut le liquide dans sa bouche. Nul ne peut approcher ce laitier si sacré sous aucun prétexte, sauf un seul profane, qui a le droit de lui tenir compagnie, mais qui doit aussi vivre dans le célibat et a un lit dressé pour lui dans la maison des veaux. Devons-nous nous étonner si, il y a quelques années, la laiterie restait inoccupée et le poste de laitier vacant. « Actuellement », dit le Dr. Rivers, « on nomme un laitier environ une fois par an et il ne

---

<sup>69</sup> Sir Harry Johnson, *Liberia* (Londres, 1906), ii, 1.076 sq., qui cite l'évêque Payne, lequel écrivait « il y a quelque cinquante ans. » Le Bodia que décrit l'évêque Payne est évidemment le même que le Bodio de la Côte de Grain, que décrit J. L. Wilson (*Western Africa*, pp. 129 sqq.). Voir ci-après, p. 19, et Frazer, *The Magic Art and the Evolution of Kings*, vol. i, p. 353. Au sujet de la bague en fer que le pontife porte à la cheville comme insigne de ses fonctions, on nous rapporte qu'« on la regarde avec autant de vénération que la couronne royale la plus ancienne en Europe, et en être dépouillé est pour celui qui la porte une déchéance tout aussi grande que l'est pour un monarque européen la perte de son trône. » (J. L. Wilson, *op. cit.* pp. 129 sq.).

<sup>70</sup> W. H. Rivers, *The Todas* (Londres, 1906), pp. 98-103.

<sup>71</sup> Sur les restrictions qui sont imposées à ces laitiers de rang inférieur, voir Rivers, *op. cit.*, pp. 62, 66, 67 sq., 72, 73, 79-81.

## *Se transformer*

remplit les fonctions de sa charge que pendant trente ou quarante jours seulement. Si l'on n'occupe pas la laiterie constamment, c'est, pour autant que nous avons pu nous en assurer, à cause des difficultés et des restrictions de tout genre que doit subir le laitier ; le temps n'est pas loin, sans doute, où cette laiterie, l'une des plus sacrées des Todas, cessera tout à fait d'être utilisée. »<sup>72</sup>

### ***Divorce entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel***

Le lourd fardeau de règlements dont étaient chargés rois et prêtres produisit son effet naturel : ou bien on refusait d'accepter ces fonctions, qui tendaient ainsi à être négligées, ou bien ceux qui les acceptaient devenaient bientôt, sous leur influence, des créatures caduques, des cloîtrés, et les rênes du gouvernement glissaient de leurs mains débiles dans la poigne plus vigoureuse d'hommes qui se contentaient souvent d'exercer la réelle souveraineté sans en prendre le titre. Cette division dans le pouvoir suprême opéra, dans certains pays, une scission totale et permanente entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel : les anciennes maisons royales gardaient leur fonction purement religieuse, tandis que le gouvernement civil passait entre les mains d'une race plus hardie et plus vigoureuse.

En voici des exemples. Nous avons déjà vu ailleurs que, dans le Cambodge, il est souvent nécessaire de contraindre des successeurs peu enthousiastes à prendre les titres de Rois du Feu et de l'Eau<sup>73</sup>, et que, dans l'île Sauvage, la monarchie avait pris fin faute de candidats à la périlleuse dignité<sup>74</sup>. Dans certaines parties de l'Afrique occidentale, à la mort du roi, un conseil de famille se tient en secret pour désigner son successeur. On s'empare par surprise de celui sur qui le choix est tombé ; on le garrotte et on le précipite dans la maison-fétiche, où il reste emprisonné jusqu'à ce qu'il consente à accepter la couronne. Quelquefois, l'héritier trouve le moyen d'échapper à l'honneur qu'on veut lui conférer ; on a connu un chef féroce qui sortait constamment armé, résolu à résister par la force à toute tentative de le placer sur le trône<sup>75</sup>. Les sauvages Timmes de la Sierra-Leone, qui élisent leur roi, se réservent le droit de le battre la veille de son couronnement, et ils usent avec une si folle gaieté de ce droit permis par la constitution que, parfois, le malheureux monarque ne survit pas longtemps à son avènement. Aussi, quand les principaux chefs en veulent à un homme et désirent s'en débarrasser, ils l'élisent roi<sup>76</sup>. C'était autrefois l'usage, avant de proclamer quelqu'un roi de Sierra-Leone, de le charger de chaînes et de lui donner une bonne rossée. On déliait alors les chaînes, on le revêtait de la robe royale, et il recevait le symbole de la haute dignité, qui n'était autre que la hache du bourreau<sup>77</sup>. Il n'est donc pas surprenant de lire qu'en Sierra-Leone, où ces usages étaient en vigueur, « sauf chez les Mandingos et les Suzees, peu de rois sont originaires du pays qu'ils gouvernent. Leurs idées sont si différentes des nôtres, que très rares sont ceux qui briguent un tel honneur, et

---

<sup>72</sup> Rivers, *The Todas*, pp. 79-81.

<sup>73</sup> Frazer, *The Magic Art*, vol. ii, p. 4.

<sup>74</sup> Frazer, *ibid.*, vol. i, pp. 354 sq.

<sup>75</sup> A. Bastian, *op. cit.*, i, 354 sq., ii, 9, 11.

<sup>76</sup> Zweifel et Moustier, « Voyage aux sources du Niger », *Bulletin de la Société de Géographie* (Paris), vi<sup>e</sup> série, xx (1880), p. 111.

<sup>77</sup> O. Dapper, *Description de l'Afrique* (Amsterdam, 1686), p. 250.

## *Se transformer*

que l'on n'entend guère parler de rivalité<sup>78</sup> ». Un autre auteur qui a écrit sur Sierra-Leone nous dit que « l'honneur de régner, si convoité en Europe, est très souvent rejeté, en Afrique, à cause des dépenses qu'il comporte, dépenses qui dépassent quelquefois de beaucoup les revenus de la couronne<sup>79</sup> ». Une égale répugnance à accepter le pouvoir souverain était simulée, sinon réellement ressentie, dans l'ancien royaume éthiopien de Gingiro, comme nous l'apprennent les anciens missionnaires jésuites. « Ils enveloppent le cadavre du roi dans des vêtements de prix, tuent une vache et le déposent dans la peau de cette bête ; puis tous ceux qui ont quelque espoir de lui succéder, ses fils ou autres personnages de sang royal, fuyant l'honneur qu'ils convoitent, vont se cacher dans les bois. Ceci fait, les électeurs, qui sont tous de grands sorciers, décident entre eux lequel sera roi ; ils partent à sa recherche ; quand ils pénètrent dans le bois, on dit qu'un grand oiseau appelé *liber*, gros comme un aigle, descend avec des cris bruyants sur l'endroit où il se cache ; on le trouve entouré de lions, de tigres et de serpents, et d'autres créatures rassemblées autour de lui par des sortilèges. L'élu, aussi féroce que ces bêtes, se précipite sur ceux qui le cherchent, en blesse, et parfois en tue quelques-uns, pour ne pas être capturé. Ils prennent tout en bonne part et se défendent de leur mieux, jusqu'à ce qu'ils se soient emparés de lui. Ils l'emportent ainsi de force ; lui se débat toujours et semble refuser de se charger du fardeau du pouvoir, mais ce n'est là que feinte et hypocrisie<sup>80</sup>. »

Les Mikados du Japon paraissent avoir eu très vite recours à l'expédient qui consiste à transmettre à leurs enfants en bas âge les honneurs et le fardeau du pouvoir suprême ; et l'on fait remonter la grandeur des Tycoons, qui furent longtemps les souverains temporels du pays, à l'abdication d'un certain Mikado en faveur de son fils âgé de trois ans. Un usurpateur ayant arraché la souveraineté au jeune prince, Yoritomo, homme énergique et actif, se fit le champion de la cause du Mikado, renversa l'usurpateur et rendit au Mikado l'ombre du pouvoir, dont il garda pour lui la réalité. Il légua à ses descendants la dignité qu'il avait conquise, et devint ainsi le fondateur de la famille des Tycoons. Les Tycoons furent des souverains actifs et capables jusqu'à la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle ; mais il leur arriva ce qui était arrivé aux Mikados. Emprisonnés dans les mailles du même filet inextricable de traditions, ils devinrent de simples fantoches, qui bougeaient à peine de leurs palais et étaient pris dans un cercle perpétuel de vaines cérémonies, tandis que le conseil d'État faisait la véritable besogne du gouvernement<sup>81</sup>. La monarchie eut au Tonkin une histoire analogue. Le roi, qui vivait comme ses prédécesseurs dans l'indolence et la mollesse, fut chassé du trône par un aventurier ambitieux du nom de Mack qui, de simple pêcheur, devint grand mandarin. Mais le frère du roi, Tring, soumit l'usurpateur et restaura le souverain sur son trône, tout en gardant pour lui et ses descendants la dignité de général de toutes les forces. Dès lors les rois ou *dovas*, bien que revêtus du titre et possédant la pompe de la souveraineté, cessèrent de gouverner. Tandis qu'ils vivaient enfermés dans leur palais, le général héréditaire ou *chova* avait le pouvoir politique réel<sup>82</sup>.

---

<sup>78</sup> J. Matthews, *Voyage to Sierra-Leone* (Londres, 1791), p. 75.

<sup>79</sup> T. Winterbottom, *Account of the Native Africans in the Neighbourhood of Sierra-Leone* (Londres, 1803), p. 124.

<sup>80</sup> *The Travels of the Jesuits in Ethiopia*, recueillis et arrangés dans l'ordre historique par F. Balthazar Tellez (Londres, 1710), pp. 197 sqq.

<sup>81</sup> *Manners and Customs of the Japanese*, pp. 199 sqq., 355 sqq.

<sup>82</sup> Richard, « History of Tonquin », dans les *Voyages and Travels* de Pinkerton, ix, 744 sq.

## *Se transformer*

Le roi actuel de Sikkim, « comme la plupart de ses prédécesseurs sur le trône, n'est qu'une poupée entre les mains de ses prêtres habiles, qui ont fait de lui une sorte de roi-prêtre. Ils l'encouragent, par tous les moyens en leur pouvoir à leur laisser le gouvernement, tandis qu'il consacre tout son temps aux rites déshonorants du culte du diable et à marmotter sans arrêt un jargon inintelligible, ce en quoi se résume la forme tibétaine du bouddhisme. Ils déclarent qu'il est un saint de par sa naissance, le descendant en droite ligne du plus grand roi du Tibet, Srongtsan Gampo le canonisé, qui fut le contemporain de Mahomet au VII<sup>e</sup> siècle et introduisit le bouddhisme dans le Tibet ». « Cette sainte généalogie, qui procure à la personne du roi des hommages populaires qui sont un véritable culte, n'est probablement qu'une invention des prêtres, qui ont ainsi glorifié la poupée qui leur sert de prince en vue de leurs fins égoïstes. De tels procédés sont fréquents en Orient<sup>83</sup> ». La coutume, qu'observaient régulièrement les rois de Tahiti, d'abdiquer à la naissance d'un fils, qui était immédiatement proclamé souverain et recevait les hommages de son père, a peut-être dû son existence, comme l'usage analogue qu'observent parfois les Mikados, à un désir de faire porter à d'autres épaules le pesant fardeau de la royauté ; car à Tahiti comme ailleurs le souverain était soumis à tout un système de pénibles restrictions<sup>84</sup>. À Mangaia, autre île de la Polynésie, l'autorité civile et l'autorité religieuse étaient placées entre des mains séparées ; une famille de rois héréditaires s'acquittait des fonctions spirituelles, tandis que le gouvernement temporel était confié, de temps en temps, à un chef victorieux, à qui le roi devait cependant donner l'investiture. Ce chef recevait les meilleures terres, et on lui apportait tous les jours en offrandes les mets les plus recherchés<sup>85</sup>. Le Mikado et le Tycoon du Japon avaient leur équivalent dans le Roko Tui et le Vunivalu de Fidji. Le Roko Tui était le Roi Vénéré ou Sacré. Le Vunivalu était la Racine de la Guerre ou le Roi de la Guerre. Dans l'un des royaumes, un certain Thakombau, qui était le Roi de la Guerre, avait tout le pouvoir ; dans un autre, le véritable souverain était le Roi Sacré<sup>86</sup>. De même à Tonga, en plus du roi civil ou *How*, dont le droit au trône était en partie héréditaire, et dérivait en partie de sa réputation de guerrier et du nombre de ses hommes, il y avait un grand chef divin nommé *Tooitonga* ou « chef de Tonga », qui s'élevait au-dessus du roi et des autres chefs, parce qu'on le croyait un descendant des dieux souverains. Une fois par an, on lui offrait les prémices de la terre à une cérémonie solennelle, et l'on croyait que, si l'on négligeait de faire ces offrandes, la vengeance des dieux s'abattrait avec fracas sur le peuple. On employait en parlant de lui des formes particulières, que l'on n'appliquait à personne d'autre, et tout ce qu'il touchait devenait sacré ou tabou. Quand il rencontrait le roi, le roi devait s'asseoir par terre en signe de respect, jusqu'à ce que Sa Sainteté fût passée. Cependant, malgré cette haute vénération que lui valait son origine divine, ce personnage sacré ne possédait aucune autorité politique, et s'il voulait, d'aventure, se mêler des affaires de l'État, c'était au risque de se voir rabroué par le roi, qui possédait le pouvoir réel, et qui réussit en définitive à se débarrasser de son rival spirituel<sup>87</sup>. Le roi des Gètes partageait régulièrement son pouvoir avec un prêtre, que ses sujets appelaient dieu.

---

<sup>83</sup> L. A. Waddell, *Among the Himalayas* (Westminster, 1899), pp. 146 sq.

<sup>84</sup> W. Ellis, *Polynesian Researches*, 2<sup>e</sup> édition (Londres, 1832-1836), iii, 99 sq.

<sup>85</sup> W. W. Gill, *Myths and Songs of the South Pacific*, pp. 293 sq.

<sup>86</sup> Feu le rév. Lorimer Fison, dans une lettre à l'auteur, datée du 26 août 1898.

<sup>87</sup> W. Mariner. *An account of the Natives of the Tonga Islands*, 2<sup>e</sup> édition (Londres, 1818), ii, 75-79, 132-136.

## *Se transformer*

Cet homme divin menait une vie solitaire dans une caverne sur une montagne sacrée ; il ne voyait guère que le roi et sa suite. Ses conseils augmentaient beaucoup l'influence du roi sur ses sujets, qui croyaient leur souverain muni ainsi des ordres et des avertissements des dieux<sup>88</sup>. À Athènes, les rois devinrent bientôt de simples fonctionnaires sacrés, et on prétend que la création du nouveau poste de polémarque fut rendue nécessaire par leur mollesse croissante<sup>89</sup>. On a déjà cité des exemples de la séparation du pouvoir entre un roi et un pape empruntés à l'histoire primitive du Mexique et de la Colombie<sup>90</sup>.

Dans certaines parties de l'Afrique occidentale, deux rois règnent côte à côte : un roi-fétiche ou religieux, et un roi civil ; mais le roi-fétiche est réellement suprême. Il règle le temps qu'il fera, et peut mettre fin à tout. Quand il pose son bâton rouge sur le sol, personne ne peut passer de ce côté. Partout où la véritable culture nègre est restée intacte, on retrouve cette division du pouvoir entre un roi sacré et un roi séculier ; mais, là où la forme de la société nègre a été bouleversée, comme au Dahomey et chez les Achantis, la tendance est de consolider ces deux pouvoirs en les conférant à un seul roi<sup>91</sup>. C'est ainsi, par exemple, qu'il y avait un roi-fétiche, à Nouveau-Calabar, qui avait le pas sur le roi ordinaire dans toutes les questions civiles ou religieuses, et qui marchait toujours devant le roi lors des fêtes publiques, suivi d'un esclave qui tenait une ombrelle au-dessus de sa tête. Son opinion avait une grande autorité<sup>92</sup>. Un missionnaire qui a passé de nombreuses années à Calabar décrit ainsi la fonction et les raisons qui ont amené sa disparition : « Le culte de ce peuple va surtout maintenant à leurs divers *idems*, dont l'un, du nom de Ndem Efik, est une sorte de divinité tutélaire du pays. On nomma un individu qui aurait la charge de cet objet de vénération ; il portait le titre de Roi Calabar ; et il est probable qu'il possédait, autrefois, le pouvoir qu'implique ce titre, et était à la fois roi et prêtre. Il recevait comme tribut la peau de tous les léopards tués, et si un esclave se réfugiait dans son sanctuaire, il appartenait à Ndem Efik. Le poste imposait cependant certaines restrictions à celui qui l'occupait. Il ne pouvait, par exemple, manger quoi que ce soit en la présence de quelqu'un, et il lui était défendu de se livrer à aucun trafic. En raison de toutes ces règles, lorsque le dernier occupant, pauvre vieillard de la famille Cobham mourut, on ne lui trouva pas de successeur, et la fonction s'éteignit<sup>93</sup>. L'un des inconvénients matériels de ce poste est que la maison du roi fétiche jouit du droit d'asile, et tend ainsi à devenir quelque chose comme une assemblée de gens peu recommandables. De même, sur la côte de Grain de l'Afrique occidentale, le roi fétiche, qu'on appelle Bodio, « exerce les fonctions de grand-prêtre et est regardé comme le protecteur de la nation tout entière. Il habite dans une maison qui lui est fournie par le peuple, et a la garde des fétiches nationaux. Il jouit de certaines immunités en vertu de sa charge, mais il est soumis à des restrictions qui compensent fort largement ses privilèges. La maison est un sanctuaire où les coupables

---

<sup>88</sup> Strabon, vii, 3-5, pp. 297 sq. Comparer *id.*, vii, 3-11, p. 304.

<sup>89</sup> Aristote, *Constitution d'Athènes*, iii, 2. Notre ami le prof. Henry Jackson a bien voulu attirer notre attention sur ce passage.

<sup>90</sup> Voir *The Magic Art*, vol. i, p. 416, et plus haut, p. 5.

<sup>91</sup> Miss Mary H. Kingsley, dans le *Journal of the Anthropological Institute*, xxix (1899), pp. 61 sqq. Nous avons eu une conversation sur ce sujet avec Miss Kingsley (1<sup>er</sup> juin 1897) et nous en avons incorporé le résultat dans le texte. Miss Kingsley ne connaissait pas la règle de succession chez les rois fétiches.

<sup>92</sup> T. J. Hutchinson, *Impressions of Western Africa* (Londres, 1858), pp. 101 sq. Le comte C. N. de Cardi, « Ju-ju Laws and Customs in the Niger Delta », *Journal of the Anthropological Institute*, xxix (1899), p. 51.

<sup>93</sup> H. Goldie, *Calabar and its Mission*, nouvelle édition (Londres, 1901), p. 43.

## *Se transformer*

peuvent se réfugier sans craindre d'en être chassés, si ce n'est par le Bodio lui-même<sup>94</sup> ». L'un de ces Bodios démissionna à cause de ces gens qui se réfugiaient chez lui, des frais que lui causait leur entretien et des bagarres qui éclataient entre eux. Il vécut avec eux, pendant trois ans, comme un chien avec des chats. Un jour, il vint un homme atteint de folie homicide agrémentée d'accès d'épilepsie ; le pasteur spirituel rentra bientôt après dans la vie privée, mais non sans avoir perdu une oreille et avoir reçu d'autres blessures dans une lutte avec cette très noire brebis<sup>95</sup>.

Il y avait à Porto Novo, en sus du monarque ordinaire, un Roi de la Nuit, qui régnait pendant les heures de ténèbres du lever au coucher du soleil. Il n'avait pas le droit de se montrer dans la rue quand le soleil brillait. Sa tâche consistait à diriger dans les rues les patrouilles de ses satellites, et à arrêter tous ceux qu'il trouvait dehors après une certaine heure. Chaque troupe de cet officier du guet était conduite par un homme enveloppé de la tête aux pieds dans de la paille arrangée en forme de cône ; il soufflait dans une conque dont le bruit faisait frissonner tous ceux qui l'entendaient. Le Roi de la Nuit ne rencontrait jamais le roi ordinaire, si ce n'est le premier et le dernier jour de leur règne respectif, car chacun d'eux donnait à l'autre l'investiture de ses fonctions et rendait à l'autre les derniers honneurs au moment de sa mort<sup>96</sup>. Ce Roi de la Nuit de Porto Novo nous fait songer à un certain roi de Hawaii, si sacré que nul ne devait le voir le jour, même par accident, sous peine de mort ; il ne se montrait que la nuit<sup>97</sup>.

Dans certaines parties de l'île de Timor (Indes orientales), on rencontre une séparation des pouvoirs semblable à celle qui est représentée par le roi civil et le roi fétiche en Afrique occidentale. Certaines des tribus de Timor reconnaissent deux rajahs : le rajah ordinaire ou civil, qui gouverne le peuple, et le rajah fétiche ou tabou (*radja pomali*), chargé de la direction de tout ce qui concerne la terre et ses produits. Ce dernier a le droit de déclarer tabou quoi que ce soit ; il faut obtenir sa permission avant de mettre en culture de nouvelles terres, et il est tenu de pratiquer certaines cérémonies nécessaires pendant que se fait le travail. Si la sécheresse ou la nielle menace les récoltes, on invoque son aide pour les sauver. Bien que son rang soit inférieur à celui du rajah civil, il exerce l'influence la plus considérable sur le cours des événements ; son collègue séculier est tenu de le consulter sur toutes les questions d'importance. Dans certaines des îles voisines, comme Rotti et l'est de Florès, on reconnaît un souverain du même genre, désigné par des noms indigènes différents, qui tous signifient « seigneur du sol<sup>98</sup> ». De même, dans le district Mékéo de la Nouvelle-Guinée britannique, il y a deux chefs. Les habitants se partagent en deux groupes selon leur famille, et chacun de ces groupes a son chef. L'un des deux est le chef de la guerre, l'autre le chef tabou (*afu*). La charge de ce dernier est héréditaire ; il doit mettre un

---

<sup>94</sup> J. L. Wilson, *Western Africa* (Londres, 1856), p. 129. Sur les tabous qu'observe le Bodio ou Bodia, voir plus haut.

<sup>95</sup> Miss Mary H. Kingsley, *ibid.* (1899), p. 62.

<sup>96</sup> Marchoux, « Ethnographie, Porto-Novo », *Revue Scientifique*, 4<sup>e</sup> série, iii (1895), pp. 595 sq. Ce passage nous a été indiqué par M. N. W. Thomas.

<sup>97</sup> O. von Kotzebue. *Entdeckungs Reise in die Süd-See und nach der Berings-Strasse* (Weimar, 1821), iii, 449.

<sup>98</sup> J. J. de Hollander, *Handleiding bij de Beoefening der Land-en Volkenkunde van Nederlandsch Oost-Indië*, ii, 606 sq. En d'autres parties de Timor, le souverain spirituel s'appelle *Anaha paha* ou « sorcier du pays ». Comparer H. Zondervan. « Timor en de Timoreezen », *Tijdschrift van het Nederlandsch Aardrijkundig Genootschap*, Tweede serie, V (1888), Afdeeling, mehr uitgebreide artikelen, pp. 400-402.

## *Se transformer*

tabou sur n'importe laquelle des récoltes, telle que celle des noix de coco et des noix d'arec, toutes les fois qu'il lui semble bon d'interdire leur emploi. Peut-être pouvons-nous discerner dans sa fonction l'ébauche d'une dynastie sacerdotale, bien qu'elle se rattache encore à la magie plutôt qu'à la religion, puisqu'il s'agit de la maîtrise des récoltes, et non pas d'implorer la faveur des puissances suprêmes. Les membres d'une autre famille doivent veiller à ce que le tabou imposé par le chef soit observé à la lettre. Quatorze ou quinze hommes de la famille forment pour cela une sorte de police. Chaque soir, ils font le tour du village, armés de massues et déguisés sous des masques et des feuilles. Pendant tout le temps qu'ils occupent leur poste, il leur est défendu d'habiter avec leur femme, ou même de regarder une femme. Les femmes ne peuvent donc pas quitter leur maison pendant que les hommes font leur tournée. Ces policiers ne doivent pas non plus mâcher du bétel ou boire de l'eau de noix de coco, sans quoi l'arec et les noix de coco ne pousseraient pas<sup>99</sup>. À Ponape, l'une des îles Carolines, la royauté est élective, parmi les personnages de sang royal, lequel se transmet par les femmes, en sorte que la souveraineté va et vient entre des familles que nous, qui ne considérons la descendance qu'en ligne masculine, regarderions comme distinctes. Le monarque choisi doit être en possession de certains secrets. Il doit connaître les endroits où l'on conserve les pierres sacrées, sur lesquelles il doit s'asseoir. Il doit comprendre les paroles sacrées et les prières de la liturgie, et il doit, après son élection, les réciter à l'emplacement des pierres. Mais il n'a guère que les honneurs de la fonction : la réalité du pouvoir est entre les mains de son vizir ou Premier ministre<sup>100</sup>.



---

<sup>99</sup> A.-C. Haddon. *Head-hunters, Black, White and Brown* (Londres, 1901), pp. 270-272.

<sup>100</sup> Dr Hahl, « Mittheilungen über Sitten und rechtliche Verhältnisse auf Ponape ». *Ethnologisches Notizblatt*, ii, Heft 2 (Berlin, 1904), pp. 5 sq., 7. Le titre du premier ministre est *Nanekin*.

# Table

SE TRANSFORMER...	1
Tableau de La Guiche	13
Ezéchiel 2 : 1	14
MON TABLEAU	15
Nazaréat	16
Dict. Philosophique (Moscou)	17
Lexique Philosophique (Pékin)	21
Société Parentale (Sources)	26
Janus	27
MON TABLEAU	28
Frazer : Le FARDEAU... de la Royauté	29

